

PHOTOSOC Junior

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA PHOTOGRAPHIE SOCIALE

SARCELLES



DU SAMEDI 30 AVRIL AU DIMANCHE 15 MAI 2011

PHOTSOC Junior

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA PHOTOGRAPHIE SOCIALE

SARCELLES

Éditorial de François Pupponi	7
Éditorial et préambule de Xavier Zimbardo	8
Lizzie Sadin France	12
Rocco Rorandelli Italie	18
Sanja Knežević Serbie	27
Gaëlle Girbes France	30
Vincent Boisot France	36
Bernard Demenge France	42
Christine Bergougous France	48
Andréa Vamos France	54
Agnès Desfosses France	58
Franck Boucher France	62
Making Off des ateliers animés par Franck Boucher	71
Les jeunes de la Maison de quartier Les Vignes Blanches, du centre social "Ensemble" des Sablons et de l'école Pasteur	88
Les élèves de l'école Louis Pasteur	102
Lauréats du Grand Prix PhotSoc 2008	126
Les auteurs de la Revue des Ressources	128
Remerciements	130
Les partenaires	132

François Pupponi
Député-Maire de Sarcelles

la municipalité
proposent

PhotSoc Junior

Festival International de la Photographie Sociale

placé sous le haut patronage
de Monsieur Jean-CLaude Lemagny
Conservateur en Chef Honoraire de la Bibliothèque Nationale de France

et sous le parrainage d'honneur
de Madame Nathalie Bocher-Lenoir, Présidente de «Gens d'images»
et Monsieur Jean-François Camp, Directeur des Laboratoires DUPON

Fondateur et Directeur artistique du Festival : Xavier Zimbardo

L'équipe Photosoc ;
Francis Pearron, Patrick Poisson, Nouria El Mnasfi, Véronique Papais, Olivier Parisis,
Joao Poderoso, Colette Alix, André Martin, Carole Lenfant.
Coordinatrice du projet PhotSoc Junior : Hélène Kérisit.

Notre ville se situe à la croisée des nationalités et des milieux sociaux, dans un entre-deux, en matière d'architecture et d'urbanisme. Elle oscille entre histoire et modernité, classique et futurisme, commun et singulier. Ses paysages et ses habitants inspirent depuis toujours les peintres du réel que sont les photographes. C'est précisément cet art de l'instantané que le Festival International de la Photographie Sociale entend promouvoir et développer en particulier auprès du jeune public sarcellois, dans cette édition « Photosoc Junior ».

Pendant deux mois, les élèves de classes de CM1 et CM2 de l'Ecole Pasteur, ainsi que trente jeunes Sarcellois âgés de 9 à 20 ans, ont participé à des ateliers animés par un photographe plasticien professionnel, à l'école, à la Maison de quartier des Vignes-Blanches, ainsi qu'au Centre social des Sablons. L'apprentissage de l'utilisation d'un appareil photo numérique et des bases de la retouche d'image leur a permis d'exprimer une vision personnelle de leur ville, leur quartier, leur environnement familial, social, leur vie au quotidien.

Grandis de cette expérience artistique, ces jeunes photographes sont devenus citoyens critiques des « mondes de l'image ».

Le fruit de cette entreprise collective, mutuelle où se sont échangés les expériences, les savoirs, les sensibilités, est présenté au côté des œuvres d'artistes photographes professionnels et photo reporters, dans trois lieux d'exposition du Grand Ensemble, pour que chacun des habitants qui sont et font ces lieux se retrouvent et se reconnaissent.

François Pupponi
Député-Maire de Sarcelles

" Nous ne sommes pas dans les mains du destin, mais nous n'avons pas non plus le destin dans nos mains. Nous sommes plutôt les mains du destin".

Romain Panikkar

« *Et si la beauté pouvait sauver le monde ?* » C'est le titre d'un site remarquable, inspiré d'une phrase célèbre du grand écrivain russe Dostoïevski. Sur la page d'accueil, on lit : « *La prophétie de Dostoïevski « La beauté sauvera le monde » prend tout son sens aujourd'hui. A l'heure où le matérialisme, l'absence de sens, la négation de l'être, montrent leurs effets dévastateurs à l'échelle de la planète, la petite voie de la beauté fait sourire. Et si ce sourire était justement la réponse ?* »

Sarcelles, une vie

Les membres de PhotSoc sont des photographes amateurs et des bénévoles nés à Sarcelles ou dans des cités identiques. La plupart de ces jeunes que nous accueillons dans nos ateliers vivent dans ce qu'on appelle aujourd'hui « les quartiers ». C'est la première de nos motivations. En effet, ces jeunes sont trop souvent regardés comme des malchanceux, mais ce regard compatissant peut aussi les rendre vulnérables. Naître et grandir dans ce que l'on appelle une banlieue défavorisée, dans les HLM de Sarcelles, nous fut au contraire une chance. Cela nous apprit à transformer toute épreuve en une chance, en tirant de la traversée de chaque passage le meilleur de ce qu'il nous permettait de vivre et de créer. Ainsi nous avons eu la « chance » de ne pas pouvoir nous payer des écoles de photographie ni même d'en avoir l'idée ou le rêve. Cela ne faisait pas partie de notre monde.

Cette manière d'avancer nous a fait prendre de nombreux détours, mais ces errements sont souvent devenus la source de notre réflexion. Au point que nous en sommes venus à cultiver l'erreur, à la susciter presque, à lui souhaiter la bienvenue : elle apportait avec elle l'inattendu, l'imprévu.

Cette ardente curiosité, cette joie de vivre et de créer, cette confiance en eux et en ceux qui les entourent, voilà ce que nous souhaitons transmettre.

Partager avec ces élèves et ces jeunes des « quartiers » cette recherche et ce rêve, susciter en eux la passion de la découverte, la foi en leur capacité à devenir des auteurs, à mettre au monde des univers, est une perspective formidablement attractive et motivante.

Des engagements

Nous avons fondé en 2006 à Sarcelles le Festival International de la Photographie Sociale et l'association PhotSoc dont les buts déclarés sont, selon nos statuts :

- « *témoigner de notre identité, de notre environnement, d'oser être soi-même créatif et se revendiquer créateur par la découverte en profondeur d'un art ouvert sur notre temps et ancré dans notre mémoire, notre patrimoine commun et notre histoire.*
- *Une attention particulière et soutenue est portée aux publics scolaires, aux enfants, adolescents et jeunes adultes des quartiers de façon à leur permettre d'acquérir une confiance durable en leur capacité de construire des univers et par là même de structurer le leur. »*

En 2010, nous avons créé PhotSoc Junior, tourné essentiellement vers les scolaires et les jeunes des quartiers. Le travail réalisé par ces enfants et ces adolescents trouve aujourd'hui à s'exposer dans l'édition 2011 du festival parmi les œuvres des artistes de talent (et pour certains, de renommée internationale) que nous y accueillons.

Pistes et perspectives pour des enfants : l'aventure de l'art vécue au quotidien

Il faut, avec le même sentiment d'être un explorateur, aller à l'aventure et parcourir les formes, les détails, les couleurs qui nous environnent.

Développer un regard curieux, mêlé de rêverie et de vigilance, sur l'environnement quotidien où vivent ces enfants, puis suivre le même périple de chercheurs de trésors visuels. Y découvrir parfois des univers oniriques et mystérieux, simplement par la manière dont on les regarde, en fonction de l'angle choisi, par la distance de prise de vue ou par le rapport d'agrandissement.

Alterner cheminement attentif pour entrer dans la perception, quête de la création, projection des réalisations et mise en commun, observations critiques et commentaires autour des divers travaux effectués, retour au cheminement et à la création.

Admettre que la perle rare est en nous autant que dans l'œuvre, dans le regard que nous posons sur elle, dans la manière dont nous acceptons de la recevoir en notre for intérieur. Souffrir que notre richesse intérieure se constitue au travers de ces rencontres furtives ou profondes qui nous fondent.

Permettre aux enfants de se lancer à la recherche d'idées poétiques, troublantes, de détails amusants, étranges, bizarres. Percevoir de petites choses inattendues à photographier. Distinguer l'infinie variété des approches possibles. Contempler, simplement, avec ce plaisir intense et sans pareil que l'on éprouve lorsque, en silence, on pénètre en l'œuvre d'art.

Réfléchir ensemble sur la constitution de l'œuvre au travers du dialogue entre les œuvres et entre les artistes par-delà les lieux et les époques. Ce chemin que nous empruntons nous-mêmes, dans le moment présent, en cet instant où nous créons, c'est le même chemin suivi par des générations d'artistes au travers de toute l'histoire de l'art.

Transmettre des valeurs

Nous voulons susciter un désir de partage et créer du lien social, porté par des valeurs fortes. La beauté, la bonté, la justice et la vérité. La beauté qui jaillit pure et transparente derrière tous les maquillages. La bonté bien au-delà de la simple tolérance, au sens profond de bienveillance. La justice qui ne saurait être aveugle parce qu'elle ne peut naître que de l'amour, seul capable de voir l'invisible en nos cœurs. La vérité enfin, qui dessine le chemin de la juste Voie, entre le jour et la nuit, entre ces myriades de soleils qui s'allument et s'éteignent sous les horizons multipliés, à chaque seconde que nous accorde la vie, du levant au couchant.

Les immenses forêts de Russie brûlent comme des torches et partent en fumée de mauvais songe mais ... nous ne sommes pas en train de rêver : le cauchemar devient notre quotidienne réalité. Nous observons avec une stupeur d'irradiés les réacteurs nucléaires japonais s'embraser, vulcanisés, tandis que la mer a déjà tout emporté. Les apprentis sorciers du pétrole pourrissent les océans. Les gros nounours blancs de notre enfance dérivent squelettiques à la merci des vents, sur de pauvres miettes de banquise, entre le gris du ciel et le noir de notre fin prochaine. Les espèces se raréfient au lieu de se diversifier. Il est de plus en plus de terres où plus aucun oiseau ne chante. Il reste une chance, peut-être, une toute petite et fragile lueur d'espoir, mais elle existe... en nous tous, en chacun.

*"L'acte de voir est la seule vérité. Il n'y en a pas d'autre. Si je sais regarder un arbre, un oiseau, un beau paysage ou le sourire d'un enfant tout est là. Je n'ai plus rien à faire de plus. Mais cette vision de l'oiseau est à peu près impossible à cause de l'image que l'on a construite non seulement quand il s'agit de la nature, mais aussi quand il s'agit de nos semblables. Et toutes ces images nous empêchent véritablement de voir et de ressentir."*¹

Que ceux qui ont des yeux voient, et que ceux qui ont des oreilles entendent. Les artistes photographes, militants de la beauté, nous offrent leurs regards déchirés ou émerveillés, à l'orée de cet imaginaire qui nous habite, nous effraie ou nous éblouit.

Nous sommes tous des artistes, nous sommes tous restés des enfants, mais souvent nous avons étouffé la voix de l'enfance en nous. Sachons à nouveau nous mettre à son écoute. Les enfants ont beaucoup à nous réapprendre de ce que nous avons perdu avec une persévérance dérisoire. Encore une fois, PhotSoc essaie avec eux, avec vous, de faire surgir des sources d'eau claire au cœur des brasiers de la colère.

Xavier Zimbardo, Moscou, le 3 avril 2011

¹ Heidegger, « Chemins qui ne mènent nulle part »

« L'essentiel... le bonheur ! »

PhotSoc a cinq ans et n'est plus un bébé. Il court, il rit avec tout le dynamisme de sa jeunesse. Mais c'est un enfant encore très fragile : il aurait dû nous rendre visite en 2010 pour sa troisième édition. Hélas la crise économique et financière qui secoue le monde entier lui a porté sur les bronches. Le manque d'air a bien failli l'emporter. En clair, plusieurs de nos partenaires ont dû jeter l'éponge : pléthore de festivals et formidable créativité partout, mais budgets de plus en plus dérisoires... Et les difficultés administratives se sont accumulées.

Réaliser un festival digne de ce nom dans une banlieue aussi défavorisée, c'est tenir la barre d'un trois-mâts dans la tempête... et garder le cap ! Nous vous épargnerons le récit des récifs, des écueils et autres naufrageurs rencontrés. Pénurie de lieux, pénurie de grilles, pénurie de finances... mais volonté indéfectible des artistes !

L'essentiel, entre nous, c'est que tout l'équipage a décidé de relever le défi et de mettre les bouchées doubles au lieu de baisser les bras ! Debout et en avant ! En innovant ! Non seulement PhotSoc va survivre, mais nous doublons la mise : il n'est plus une biennale, nous le retrouverons tous les ans. Et nous mettrons au monde, une année sur deux, un Festival différent, PhotSoc Junior, avant tout consacré aux enfants et aux adolescents. Ils sont particulièrement nombreux et vulnérables dans nos grandes cités.

Mais ce sont souvent eux qui, dans le désarroi des familles déchirées par le chômage et la misère, se lancent dans l'aventure de l'art avec une formidable capacité d'invention. Et ce sont aussi eux qui vont amener leurs parents là où l'art se déploie... surtout si cet art est le fruit de leurs efforts passionnés.

Voici donc PhotSoc Junior. Moitié moins d'auteurs adultes que lors des PhotSoc précédents mais quatre-vingt jeunes artistes en herbe mobilisés à nos côtés dans un très pacifique combat au service de la beauté du monde ! Ne soyons pas triomphalistes, il reste beaucoup à faire... Mais le train est lancé sur les rails et ce ne sera pas un p'tit train-train de la routine !

Les interventions dans les classes et avec les jeunes des quartiers, nous vous en parlerons aux tables rondes organisées par les photojournalistes de FreeLens. Et vous admirerez sur nos cimaises improvisées avec les moyens du bord les œuvres conçues dans nos ateliers, encadrés par un artiste exceptionnel, Franck BOUCHER : que du bonheur pour les enseignants, les animateurs, les intervenants, et bien sûr les heureux participants !

Ce que nous avons vécu, il faudra l'entendre au travers du témoignage des animatrices de quartier, des institutrices, des jeunes eux-mêmes. Des bandes de filles qui se chamaillaient avant le stage ont enterré la hache de guerre et ont repris le dialogue. Les gamins hauts comme trois pommes manipulaient avec le plus grand soin les appareils énormes confiés par l'auteur.

Non que tout se soit passé comme à la parade. Nous nous sommes lancés avec seulement un financement, accordé par la mission Images et cinéma du département du Val d'Oise, pour notre première résidence d'artiste, le cœur du dispositif ! Puis la SAIF qui est venue à la rescousse, et au fil des mois de nouveaux partenaires nous ont rejoints : Val de France, l'hôtel Ibis, l'imprimeur Delta Color, le laboratoire Colorpix... Et des anciens de la première heure sont demeurés fidèles aux postes, comme le laboratoire Dupon, les écrivains de la Revue des Ressources, mais aussi et bien sûr la Ville de Sarcelles !

Et puis et puis et puis... il y a tous les autres, celles et ceux qui seront au premier rang, comme ils le furent durant des mois de préparatifs, pour partager avec nous tous des œuvres originales. Elles émerveillent souvent ou dérangent parfois, mais ne laisseront personne indifférent : elles nous élèvent !

La formidable volonté de témoigner portée par le regard de Lizzie Saddin nous entraînera dans les prisons du monde au travers d'une odyssée déroutante : une jeunesse perdue nous contemple avec une terrifiante amertume derrière les barreaux d'un univers qui vacille.

Rocco Rorandelli nous ébranle avec ces yeux d'enfants exténués où la vie n'affleure plus qu'à peine sous le fardeau des besognes harassantes. Il nous étrille le cœur avec ces jeunes corps soumis à la torture, sous un soleil de plomb, dans un paysage d'apocalypse fracassé.

Sanja Knezevic et Gaëlle Girbes nous permettent de découvrir ces espaces improbables où tentent de survivre de petites filles et de petits garçons rejetés, comme leurs familles, sur une planète sédentarisée où les nomades ont de moins en moins droit de cité. Comme tous les gosses, ils dessinent surtout... des maisons.

Heureusement, il n'y a pas que la défaite. Il faut savoir être ensemble, et d'abord avec soi-même. Comme celles et ceux qui croient encore à la grandeur des hommes même dans le dénuement et malgré lui. Comme ces incroyables musiciens africains photographiés par Vincent Boisot : en un message d'espoir, ils ont non seulement créé un orchestre symphonique mais aussi leurs propres instruments ; ils ont enchanté leurs voisins, leurs amis, des milliers d'inconnus fascinés juste par... la musique et ses silences.

A l'époque où nous devrions, paraît-il, nous questionner sur une insaisissable identité nationale, Bernard Demenge s'interroge et nous interroge sur NOTRE propre identité au quotidien avec des autoportraits caustiques. Il y détourne les objets ordinaires pour se grimer sur un mode tragi-comique. Après tant d'autres artistes au cours de l'Histoire, il demande simplement : qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Au-delà des masques et des apparences, essayons de nous connaître.

Ne serions-nous que des reflets, comme ces frissons dans l'eau des mares noirâtres captés en récréation par le regard bienveillant et tendre d'Agnès Desfosses ? Et sinon, quoi ?

Nous qui, au fond, sommes si seuls, il nous faudra peut-être redevenir des enfants, rejouer à la poupée, ressusciter nos nounours cassés. Peut-être cette redécouverte étonnée du monde par les yeux de l'enfant contribuera-t-elle à exorciser l'adulte laissant crever les espèces qui ont le tort de ne pas appartenir à l'espèce humaine.

Espèce qui se croit reine, élue des Dieux, mais risque, à force de jouer à l'apprenti sorcier, de finir elle-même par s'éteindre. Alors Christine Bergougous a recueilli un renard empaillé qui semble étrangement vivant. Ils se sont apprivoisés, et Arthur l'accompagne désormais dans tous ses voyages... Au-delà de l'anecdote, voici une troublante amitié à méditer...

Andrea Vamos, elle, accompagne sa grand-mère vers son dernier voyage avec une tendresse qui renouvelle avec audace le portrait le plus difficile, parce qu'il est entre tous l'ultime et le dernier.

Et puis il y a... enfin... Franck Boucher. Un grand, un très grand bonhomme qui a pris le temps, avec patience et surtout un infini talent, de se mettre à l'écoute des enfants. Il a su leur offrir le meilleur de lui-même pour leur permettre à eux aussi de nous confier à leur tour l'essentiel : toute cette merveilleuse et unique part invisible, blottie précieusement tout au fond de Toi, de Moi, de Nous, et qui s'appelle... le bonheur.

A bientôt ! A PhotSoc !!!

Xavier Zimbardo

Lizzie Sadin, « photographe engagée » travaille depuis de nombreuses années aux côtés d'institutions de défense des droits de l'Homme comme Amnesty International, Human Rights Watch, BICE, Unicef, Médecins du Monde, Fondation Didé, Terre des Hommes, Fondation Abbé Pierre, etc...

Son travail a été récompensé par de nombreux prix :

Prix Boulat 2010, Visa d'Or à Visa pour l'image 2007, Prix spécial du Jury Days Japan 2009, Top d'Or du Festival de Shenyang, Chine 2008, Prix spécial du jury du Festival du Scoop et du photojournalisme Angers 1997 et 2007, Grand prix Care international du reportage humanitaire 2005. Finaliste à de nombreux prix : FotoEvidence Book Award New York 2011, Prix de l'Académie des Beaux Arts Paris 2010, Prix Carrmignac Paris 2010, Prix Anthropographia Montréal 2010, et Prix Eugène Smith New York 2008.

MINEURS EN PEINES...

Plus d'un million d'enfants dans le Monde vivent en détention sans pouvoir bénéficier de l'aide d'un avocat, le plus souvent dans des pays où n'existent ni tribunaux pour enfants, ni juges spécialisés, au mépris des traités internationaux.

La Convention des Nations unies relative aux droits de l'enfant, signée en 1989, stipule que nul enfant ne sera privé de liberté "de façon illégale ou arbitraire", que "la détention ne doit être qu'une mesure de dernier ressort et être d'une durée aussi brève que possible". Elle prévoit que l'enfant privé de liberté "devra être traité avec humanité et avec le respect dû à la dignité de la personne humaine, d'une manière tenant compte des besoins des personnes de son âge". La façon dont un Etat traite ses prisonniers est un assez bon indicateur de la qualité de sa démocratie et une société se juge aussi sur la manière dont elle traite ses enfants. Pourtant, dans nombre de pays, des camps de rééducation, des prisons, des centres fermés, des maisons d'arrêt, des colonies pénitentiaires, des bagnes pour enfants maintiennent trop souvent les jeunes détenus dans des conditions arbitraires, humiliantes, répressives et inhumaines.

Encore trop souvent, ils ne sont pas séparés des détenus adultes. Ils sont confrontés à la violence, aux mauvais traitements, aux châtiments corporels, aux abus sexuels, à la prostitution forcée, au racket et au caïdat. L'accès à l'éducation leur est refusé. Les visites des familles sont rares ou inexistantes. La surpopulation carcérale, la promiscuité, la malnutrition, le manque d'hygiène, l'absence de soins médicaux sont la règle. Dans ce monde de l'enfermement, des mineurs sont placés - voire oubliés - de très longues années, dans une simple logique d'exclusion et de punition. Et que dire de ces gamins mis en préventive et qui attendront leur jugement pendant une durée plus longue que la peine encourue ? Que dire de ces peines, si lourdes, attribuées aussi bien pour des crimes sérieux que pour le vol d'un pain, d'un coq ou de riz sur pied, commis parce que ces jeunes avaient faim ?

La grande majorité de ces mineurs envoyés en prison viennent de milieux



Isolateur d'instruction de Lebedeva, Quartier des mineurs, Saint-Petersbourg, Russie. Dimitri, 13 ans, est le souffre-douleur des adultes détenus avec lui dans cette fameuse cellule n° 90, dénoncée par Amnesty International et l'Observatoire International des Prisons (OIP), et tristement célèbre pour les traitements infligés par des prisonniers sur les mineurs : sévices, viols, humiliations, tatouage des prisonniers, considérés comme inférieurs... Ceux-ci dorment à tour de rôle. Il y a que 6 lits pour 24 personnes...

pauvres, défavorisés et sont issus de minorités. Ces enfants ne sont pas en conflit avec la loi par choix mais à cause de la misère dont ils sont victimes et du manque d'opportunités qui sont encore plus limitées une fois qu'ils sont entrés dans le système carcéral. La prison aggrave alors leur situation et il serait plus judicieux de leur proposer des mesures alternatives à l'emprisonnement qui les aideraient à s'intégrer dans la société. L'incarcération ne doit puiser son fondement et sa justification que si elle tend vers la réinsertion. Or, ce genre d'initiatives est très rare. Le mineur n'a souvent comme choix que la prison, la détention... Peut-on envisager d'éduquer en ne proposant que l'enfermement ? Comme dans ces boot camps américains, à encadrement militaire, qui croient faire œuvre d'éducation par une discipline extrêmement sévère alors qu'il ne s'agit que de redressement ? En France même, l'idée est souvent évoquée de supprimer l'ordonnance de 1945 qui repose sur la priorité donnée à la mesure éducative sur la mesure pénale, celle-ci devant rester exceptionnelle. Or l'absence de dignité conduit à la haine et à la révolte, tout comme l'absence de réinsertion conduit à la récidive.

J'ai voulu témoigner avec mon regard de photographe de l'état de la justice juvénile dans dix pays aux caractéristiques géopolitiques très différentes : pays en paix et pays en guerre, Etats de droit et régimes autoritaires. Mais, d'un continent à l'autre, on ne peut qu'être frappé par la ressemblance de certaines scènes : mêmes cachots ou cellules d'isolement, même détresse, même volonté des matons de briser la résistance des jeunes détenus. Les hypothèses que j'avais au départ n'ont pas toujours résisté à la réalité. La Colombie, pourtant confrontée à une interminable guerre civile et à la violence des gangs et des narco-trafiquants, propose des mesures alternatives à la prison. Israël m'a permis d'accéder à des lieux de détention très fermés. Et les Etats-Unis sont loin d'offrir une justice juvénile à la hauteur de leur statut de première démocratie du monde. En revanche, à Madagascar, la misère est la cause de conditions de détention particulièrement épouvantables. Enfin les démocraties ne s'en tirent finalement pas mieux que les autres, si l'on tient compte de leurs moyens éducatifs et financiers.

J'ai rencontré - et c'est peu dire - les plus grandes difficultés pour obtenir les autorisations nécessaires tout au long des huit années qu'a duré ce travail. Il m'a fallu par exemple un an et demi de démarches pour disposer seulement de une heure et demie dans chacune des trois prisons visitées en Russie. Aux Etats-Unis les mêmes démarches m'ont pris trois ans... J'ai sollicité au total une quarantaine de pays. Les dix pays auxquels j'ai finalement pu accéder m'ont ouvert les portes d'une soixantaine de lieux de détention. Ce sont aussi des milliers de jeunes rencontrés derrière les barreaux. Des échanges avec certains resteront dans ma mémoire. J'ai été émue, touchée par Sergueï, Sacha, Dimitri, Pablo, Armando, Pascal, Alain, Matpala, Rivitchet, Khaled, Ali, Ron, David, Swasan, Evariste, Philibert, Sabrynn, Mike et tant d'autres. J'ai été portée par l'idée d'amener nos regards à l'intérieur de ces lieux de détention et de porter leurs regards à l'extérieur. J'ai voulu redonner à ces jeunes la dignité qui est la leur, briser le silence dans lequel ils se trouvent et surtout rompre leur isolement. Un reportage pour les sortir de l'ombre ...

Lizzie SADIN



Instituto Padre Severino, Rio de Janeiro, Brésil, Quartier pour mineurs. Après le repas, qui ne dure que dix minutes en silence et têtes baissées, le retour dans les cellules se fait également en silence et têtes baissées dans cette prison tristement célèbre pour les traitements infligés aux mineurs par des gardiens très menaçants...



Page de gauche, en haut :

Delta Boot Camp, Katy, Texas, USA.

5h du matin. 90 prisonniers mineurs font tous les matins, pendant plus d'une heure, des exercices - surtout des pompes - sous les ordres des gardiens. Ils doivent attendre en position, puis crier ensemble le nom de l'exercice et faire sous les coups de sifflets rythmés des séries de 25 mouvements sans faillir. Les plus faibles ne tiennent pas ce rythme...



Delta Boot Camp, Katy, Texas, USA.

Cellule de confinement où ils peuvent rester plusieurs jours. Ce jeune avait, selon les gardiens, des problèmes « psychologiques » qui l'ont conduit à être mis en cellule d'isolement pour sa sécurité. Les détenus sont surveillés 24 h/ 24. Rondes, écrans de contrôle, camisole de force...



Page de gauche, en bas :

Elkhorn Correctional Facility, Fresno, Californie, USA.

Le processus d'admission dans le Boot Camp doit être le plus déstabilisant possible. Ils doivent subir un véritable choc. Pendant des heures, menottes aux poignets et aux pieds, ils vont devoir suivre plusieurs épreuves sous les hurlements des gardiens qui se relayent sans discontinuer... puis passer à la tonte dans un hangar où un gardien crie en jetant un banc contre les murs pour terroriser les autres restés à l'extérieur qui se demandent ce qui les attend... Pendant ce temps, un autre gardien, ne cesse de hurler à l'oreille du jeune que l'on est en train de raser...

Né à Florence (1973), son intérêt pour la photographie a commencé dès son plus jeune âge, mais ce n'est qu'à la fin de ses études doctorales de biologie qu'il décide de se consacrer à sa passion. Ayant développé un intérêt profond pour le social et les questions environnementales, il donne à voir des histoires de l'Europe, l'Afrique, l'Amérique, l'Asie et son travail a été exposé en Italie, Allemagne, Espagne, Suisse, Etats-Unis et Chine. Ses images ont été utilisées dans de nombreuses publicités, pour des institutions universitaires aux Etats-Unis (Cornell Univ., Sarah Lawrence Coll.) et pour la recherche de fonds pour des campagnes de sensibilisation de causes diverses (Terre des hommes, UniCOOP, Amnesty International). Ses photographies ont été publiées dans des revues telles que TIME, Paris Match, l'Hebdo, le Guardian, D di Repubblica, L'express, Vanity Fair, Lo Donna, Corriere della Sera Magazine, Newsweek Japan. Il est membre fondateur du collectif TerraProject.



Voice of Africa

Il est huit heures, nous vous souhaitons une bonne journée avec Radio Soleil ! Tout de suite Aminata Traoré pour les informations !

« Bonjour. La vague de froid continue en Europe occidentale. Les voyageurs sont bloqués par milliers dans les différents aéroports européens. Même les trains ne circulent plus, paralysés par d'importantes chutes de neige. Du jamais vu depuis vingt ans. »

« Antoine ? » appela Adama.

Ruisselant de sueur, Antoine suspendit son marteau et se tourna vers l'enfant. Le soleil n'était pas encore au zénith mais son corps souffrait affreusement de la chaleur. Il avait marché cinq kilomètres pour aller travailler dans la carrière, le ventre vide. Arrivé depuis une heure, il avait déjà réduit en poussière des kilogrammes de granite pour en faire du ciment. Il passa la main sur son front, essayant en vain d'essuyer les gouttes salées qui lui entraient dans les yeux et glissaient sur ses lèvres desséchées.

« T'as déjà vu la neige ? demanda Adama, tenant un marteau plus grand que lui.

— Connais pas. C'est quoi ?

— C'est pour ça que je demandais. Mais si tu sais pas, tu sais pas, ou bien ! »

Le garçon se remit à travailler. Antoine grimaça, tentant en vain de se souvenir de ce mot, fouillant dans son esprit la signification de ce terme. Moussa s'approcha nonchalant avec son marteau sur son épaule. On l'appelait « le Gaulois » parce qu'il avait tenté sa chance en Europe, mais était revenu moins de deux ans plus tard, finement escorté. Par pudeur, on évitait de parler de ce retour humiliant, mais cela ne décourageait pas les autres neveux et petits cousins de tenter leur chance. Il y en avait toujours un pour croire qu'il allait mieux réussir que les autres.

« Antoine, on dit quoi ? lança Moussa.

— On est là , répondit l'adolescent.

— Toi, vraiment. » Moussa fit claquer sa langue avant de reprendre. « Tu sais pas c'est quoi la neige ? T'as appris quoi à l'école ?

— Moi, je travaille. J'ai pas le temps d'aller à l'école. »

Irrité, Antoine s'éloigna. L'adolescent avait usé son enfance dans la carrière, et voilà qu'à





présent, il faisait de même avec sa jeunesse pour à peine trois cents francs par jour. Ses mains étaient abîmées, ses ongles cassés, ses doigts prenaient automatiquement la forme du manche du marteau même au repos. Il broyait du granite toute la journée, tous les jours. Pourtant, quel crime avait-il commis pour être condamné de la sorte ? Et tous ces enfants autour de lui, faisant exactement les mêmes gestes que lui, qu'avaient-ils fait ? Toute la journée, tous les jours, ils cassaient des pierres à force de bras et de sueur, usant leurs dos et leurs articulations sans même pouvoir posséder un toit qui ne volerait pas au premier coup de vent ou ne s'effondrerait aux premières pluies. Ils étaient vieux et n'avaient pas encore quinze ans. Avec ça, Moussa croyait vraiment qu'Antoine et les autres étaient allés à l'école ? Lui-même ne devait connaître l'existence de cette neige que parce qu'il avait vécu en France !

« En tout cas, répondit Moussa. Adama, je vais t'expliquer c'est quoi la neige. »

Le garçon traîna son marteau derrière lui et s'approcha de son aîné.

« Là-bas, en Europe, il y a plusieurs saisons. C'est pas comme ici, hein ? Ici, il fait chaud ou alors il pleut. Non, là-bas loin, il y a quatre saisons, expliqua-t-il en montrant quatre doigts. Y a le printemps, il fait frais, et beau, et tu tombes malade à cause du pollen. L'été, il fait chaud, mais pas comme ici. Après, y a l'automne, il fait un peu froid et il pleut. Mais il faut que tu mettes plein de vestes. C'est comme quand tu vas dans le bureau et la clim' est au maximum et que tu tombes malade rien qu'en ouvrant la porte. Après, y a l'hiver. Là, mon frère, il fait froid, dè ! Quand tu plonges ta main dans les glaçons, t'as mal, non ? Alors imagine seulement le corps tout entier dans les glaçons. »

Antoine ne prêtait pas attention aux histoires de Moussa. A la radio, on faisait un hommage à John Lennon pour le trentième anniversaire de sa mort. Antoine ne se souvenait plus de ce nom-là, mais il avait déjà entendu cette musique : un de ses voisins, Prince, avait construit une guitare de bric et de broc dont le son était clairement désaccordé. La nuit tombée, il chantait souvent ce qu'il appelait « des classiques ». Classiques de quoi ? Antoine n'en avait aucune idée, mais il aimait bien quand même. Surtout lorsque Prince traduisait.

Imagine all the people, sharing all the world...

Non, il ne parvenait pas à imaginer un monde fraternel où les possessions seraient partagées, où il n'y aurait ni faim ni avarice. Quel monde était-ce ? Où se trouvait-il ? Serait-ce en Europe, comme le croyait tous les gens de la carrière ? Il avait tout juste de quoi se payer son taudis et acheter de la farine de mil. Il n'avait pas de quoi s'offrir un voyage vers cet El Dorado.

« Antoine ! appela une nouvelle fois Adama. Ça te dit d'aller voir la neige ?

— Toi, là. Et tu vas voir la neige où ?

— Là-bas en Europe ! »

Antoine se redressa et fixa Moussa.

« Tu es en train de donner des mauvaises idées au petit.

— Tout le monde a le droit de rêver, répliqua Moussa.

— Toi aussi t'as rêvé. T'as fait un pars-revenir qui t'a coûté un million, pour quoi faire ? T'es allé là-bas, on t'a pas souhaité bonne arrivée, et t'es revenu bien accompagné. Ou bien ? »

La mâchoire de Moussa se crispa et il ne répondit pas.

« Adama, on a pas le droit de rêver de la neige, d'imaginer un autre monde, continua Antoine. Oublie tout ça, c'est pas pour nous. »

Voici Zangalewa des Golden Sounds, tout droit venue de 1986 et remise au goût du jour avec Shakira et les Sud-Africains Freshlyground. Bonne journée avec Radio Soleil !

Zaminamina eh eh, waka waka eh, eh...

Le travail d'Antoine était de casser du granite et il en casserait sûrement jusqu'à la fin de ses jours.

« Moi, je rêve pas, murmura-t-il dans l'effort, plus pour lui-même que pour les autres. Ça fait mal de rêver. »



Jo Ann Von Haff

La distance x

C'est le photographe qui l'a laissée... Sur cette radio-là, on peut écouter les stations internationales, les émissions du monde entier. Il disait : « faire du DX ». « DX » comme « distance x » ; « chercher les DX » : réceptionner les stations lointaines, à une distance inconnue, x.

En fait, il avait atterri ici grâce à cette radio. Une nuit, seul dans son lit, alors qu'il était à la recherche d'une voix humaine sur les ondes courtes, il était tombé sur un bulletin d'informations qui parlait du puits que nous étions en train de creuser, des projets du Gouvernement, et il avait eu envie de venir voir.

Il disait que c'était elle qui l'avait fait venir, qui lui avait permis de vivre cette expérience extraordinaire, et qu'en nous la léguant, il ne faisait que la remettre à sa place.

Un soir, après le feu de camp, il m'avait proposé d'essayer. Tous les autres avaient fini par aller se coucher. Moi aussi, j'avais sommeil, à force de casser des cailloux toute la journée, mais il avait insisté : « Tu verras, tu ne le regretteras pas ! »

La petite carte du monde, bleue sur la face avant, permet de vérifier les fuseaux horaires.

Parfois, il suffit d'attendre un peu, et le grésillement de sable se transforme tout d'un coup en mots. Mais il faut des heures pour explorer chaque bande de fréquences. On avait écouté une émission consacrée aux économies d'eau, sur Radio-Beijing. « Le DX, c'est surtout bien la nuit », disait-il.

Il venait du Nord, d'un pays de neige. Et il faisait lui-même de la radio, « avec ça tu pourras m'entendre », m'avait-il dit en partant.

Quelques jours après son départ, alors que je commençais juste à m'habituer à ne plus dormir, la radio est restée muette quand je l'ai allumée. Je n'y croyais pas, mais c'était bête à pleurer : les piles. Il en fallait six, alors autant dire... Elle resterait au milieu des cailloux, pour sa peine, offrande inutile au ciel infiniment bleu, à l'infini des x, à distance x du monde, à distance x du rêve et des stationsx où l'eau coule tant qu'on peut arriver à la gaspiller, où l'on peut passer ses nuits à chercher tous les x possibles sans craindre la panne, confortablement branché sur le secteur... Ou alors... Et s'il suffisait de trouver la bonne DX à laquelle l'appareil pourrait m'emporter, moi aussi ?... Choisir la destination sur le planisphère, pointer l'antenne dans la bonne direction, décoller... Un peu de patience, et je pourrai voir la neige.

Ceci n'est pas une radio, mais un tapis volant.

Olivia Cham





La forêt

Sur le chemin de la forêt, elle s'enfonçait de plus en plus jusqu'à ne plus voir la route. La terre était molle et elle s'y enfonçait à chaque pas. Elle avançait en essayant sa dea la o parte les tiges qui s'élevaient devant elle. Elle calculait son chemin au mètre près et en changeait fréquemment car il lui arrivait de devoir contourner des arbres ou des agglomérations de chablis. Elle construisait pas à pas sa route taillée dans la forêt. En contournant un tufis, elle tomba sur un enfant. À quelques mètres de lui elle entendit ses cris, mais pensa qu'il s'agissait d'animaux de la forêt. Elle demeura surprise, interloquée, l'effleura car elle n'en croyait pas ses yeux, recula et son cri lui traversa le ventre où la peur naissait. Le petit devait certainement avoir faim, elle posa sa layette derrière son dos, qu'elle attacha avec des cingles et tenta de retourner en se dépêchant au bord de l'autoroute. Le chemin paraissait tracé. Mais la nuit obturait la visibilité. Par à coups, elle le croyait mort car elle ne l'entendait plus et s'arrêta une seconde en baissant la tête et sa respiration régulière lui parvenait aux oreilles. Elle gravissait à grands pas la verdure, sa peau était blême, griffée et rougie. Ses pauses constituaient à peine une minute, l'enfant se remettait à crier et elle avançait. La grosseur des troncs perçait l'espace sombre et ne lui permettait pas de voir la distance qu'il restait à parcourir. Quand des peurs remontaient dans son corps, elle vomissait quelques gouttes de liquide transparent. Des oiseaux ululaient et des cris qu'elle ne reconnaissait pas se faisaient entendre au loin. Il était dix heures du soir. En six heures, elle traversait la forêt. D'après ses calculs, elle ne devait pas tarder à rejoindre la route. Elle s'enfonçait dans la nuit noire en pensant à sauver l'enfant. Enterrée sous des plantes et des troncs, elle n'y voyait rien devant. Un éclair perça brusquement l'air devant elle.

Les lumières clignotaient. Le trafic était lâche. L'enfant ne semblait peser plus rien. Une voiture la prit immédiatement. À l'hôpital, on la rassura que l'enfant n'avait rien. À y regarder de plus près, elle eut l'impression qu'ils se connaissaient déjà et l'échange de regards avait scellé leur rencontre.

— sa dea la o parte : en roumain se prononce "sa déa la o pareté" : écarta de son chemin

— un tufis : en roumain se prononce "oune toufiche" : un buisson

Alexandra Bougé

On se trompe toujours

Ce qui est terrible avec les photos, c'est qu'on se trompe toujours. Ici je vois des photos de Hutus et de Tutsis, alors que ce n'est pas ça.

Ce qui est terrible, c'est que j'ai beau faire je n'arrive jamais à me souvenir si ce sont plutôt les Tutsis qui ont massacré les Hutus (et Tutsis modérés) ou bien l'inverse, ce qui est terrible c'est de ne pas savoir si c'est important, ce qui est terrible c'est que les Hutus et les Tutsis ça n'existait pas vraiment avant les Belges.

Ce qui est beau ce sont les fruits. On voit qu'ils ne sont pas le fruit du travail de la mine parce qu'ils sont en couleur.

La mine est grise, elle fait du charbon blanc, peut-être du nickel, ou de l'argent métal, c'est sans doute l'Afrique du Sud ou le Botswana.

Ce qui aurait été bien c'est de faire ces photos avec le produit de la mine, en argentique, ce qu'on appelle de l'humour blanc.

Ce qui est terrible c'est le noir et le blanc, c'est que pendant le massacre le travail a pour l'essentiel été fait à l'arme blanche oui l'arme était blanche, sur la photo la machette au milieu des fruits est en noir et blanc c'est ça qui nous fait penser au Rwanda, ça et peut être le bracelet.

Lui, il aurait ce bracelet blanc pour se souvenir qu'il est ci, ou qu'il est ça, c'est pour lui-même le bracelet car lui aussi a beaucoup de mal à se souvenir.

Ce qui est terrible, c'est cette autre photo où l'autre n'a pas de reflet.

Ce qui est terrible c'est quand on voit ce qu'a mis le photographe mais pas ce qu'il n'a pas mis.

Ce qui est bien avec les photos, c'est qu'on se trompe toujours. Ici, chaque photo (je parle des portraits) c'est la Callas finalement qu'on voit.

Bernard Deglet



Agée de 25 ans, elle est photographe, originaire de Belgrade, en Serbie. Diplômée en photographie de l'Université d'Arts appliqués de Belgrade elle se consacre à la photographie sociale et documentaire. Son travail a été publié dans plusieurs magazines dont le National Geographic.

C'est quoi d'être belle, grand-mère ?

Regarde-moi, maman ! Je danse ! Ne sois pas méchante ! Le travail n'est pas un lièvre. Je vais, je vais aller ! Là-bas, devant l'hôpital, les gens arrêtent de me voir et me donnent de l'argent. Je pense que ce n'est pas comme la mendicité dans les grands magasins. Mendier dans l'hôpital me plaît. Voilà ce que j'aime. Sinon, les gens ne me regardent pas dans les yeux, en me jetant une pièce de monnaie. Peut-être c'est à cause de la honte que je sois pincée par le froid, et ceux qui sont en face de moi paient parce qu'ils se sont rendus coupables, tandis que la femme, à laquelle j'ai parlé hier, était malade, je l'ai vue. Elle sentait bon, j'ai senti l'humidité de ses cheveux qui étaient encore mouillés par la douche, mais du fond d'elle-même sourdait une odeur mauvaise, malade. Peut-être que c'est pour cela que les gens s'arrêtent à côté de moi, surtout ceux qui sont malades, qu'ils pensent que le Dieu du tableau est derrière moi et va les guérir s'ils me donnent un sou ou un billet. Mais je me demande comment ce serait possible, grand-mère, qu'une représentation de Dieu puisse guérir. Les riches sont stupides, grand-mère. Cette femme, je lui ai dit que tu connais tout sur les herbes, et sur sa maladie, mais elle ne m'a pas cru. J'ai regardé sa main et j'ai vu que sa ligne de vie, que tu m'as appris à reconnaître, était devenue fine et incurvée, en rigoles, mais elle atteint quand même ce lieu où bat le cœur. L'herbe de la ravine, elle seule peut rendre le fleuve de sa ligne profonde, mais la femme ne me croyait pas, grand-mère. Elle pensait que je disais ça pour de l'argent... pas pour l'aider. Et pourquoi pas pour de l'argent ? Après tout, quand quelqu'un travaille pour nous aider, on doit payer pour son travail. Mais cette femme ne croit pas que l'herbe soit connue, juste par toi et moi. J'ai vu son autre ligne, celle de son cœur. Un homme se trouvait là, un homme, grand-mère, qui anéantissait sa force. Elle a ri et son visage s'est couvert de rides quand je lui ai dit qu'elle devait échapper à cet ennemi, ce vrai vampire qui était assis sur elle, et éteignait sa flamme. Bon, je vais aller, grand-mère. J'espère la rencontrer encore, lui donner de l'herbe. Je ne vais pas prendre son argent, pour qu'elle ait foi en moi. Elle m'a dit que j'étais belle. C'est quoi d'être belle, grand-mère ? Milan me regarde avec un œil gourmand. Quand je sors dehors pour étendre le linge, il est toujours là, comme une plante devant moi. Cela me fait rire. Il me dit qu'il va me voler, ou voler un cheval pour m'acheter à mon père. Et je ris, mais de ce rire naît quelque chose de chaud qui commence à bouger dans mon estomac. C'est ce qu'on dit que d'être belle, grand-mère, je le sais déjà, car je coûte environ un cheval ! Pauvre femme de l'hôpital. Elle était belle, mais personne ne va payer même un chevreau pour elle ! Bon, grand-mère, je vais aller et dis à Milan que papa ne me donnera pas à lui, même pour deux chevaux !

Mariana Naydova





GAËLLE GIRBES

FRANCE

Née en 1976 en France, elle change d'orientation professionnelle à l'âge de 30 ans en retournant à ce que lui avaient appris ses parents, tous deux photographes, et décide de renouer avec la photo. En 2006, elle intègre la formation de Photojournalisme à l'Emi-cfd avec Wilfrid Estève et Mat Jacob. A travers ce métier de photojournaliste, elle veut apprendre à « raconter » et pouvoir donner la parole à ceux à qui on ne la donne jamais. Ceux qui ont réellement des choses à dire. Du Kenya aux moines tatoueurs de Thaïlande ou encore l'univers de la boxe professionnelle, elle assurera différents reportages tout en travaillant comme photographe au Cirque d'hiver Bouglione. Mais parmi ces différentes rencontres, la plus importante, le peuple Roms, un peuple avec qui elle sentira des affinités. Depuis elle a intégré l'équipe de l'ONG Ainaworld créée par le photographe Reza dont le travail correspond à ses aspirations.

Des questions ?

« Dans une récente décision, deux juges de la Cour suprême de l'Abrudisthan ont affirmé que les vélos à deux roues ayant prouvé leur innocence restaient réglementaires dans la mesure où ils ont bénéficié d'un pneu fruste et dégonflable. »

« Dans une récente décision, deux juges de la Cour suprême de l'Abrudisthan ont affirmé que les lits à baldaquin ayant prouvé leur innocence restaient interdits de séjour dans la mesure où ils ont bénéficié d'un matelas juste et confortable. »

« Dans une récente décision, deux juges de la Cour suprême de l'Abrudisthan ont affirmé que les murs étouffants ayant prouvé leur innocence restaient parfaitement lavables dans la mesure où ils ont bénéficié d'un tapis neuf et décrochable. »

« Dans une récente décision, deux juges de la Cour suprême de l'Abrudisthan ont affirmé que les larmes abondantes ayant prouvé leur innocence restaient parfaitement légales dans la mesure où elles ont bénéficié d'un mouchoir neuf et saisissable. »

« Dans une récente décision, deux juges de la Cour suprême de l'Abrudisthan ont affirmé que l'exécution d'un homme ayant prouvé son innocence restait valable dans la mesure où il a bénéficié d'un procès juste et équitable. »

— Des questions ?

Romain Noir





Et que maman ne l'apprenne pas !

Quelle chance de te croiser, ma petite ! Comme tu me rappelles Anca ! Je vais t'appeler comme ça ! Je connaissais une femme qui s'appelait Anca. Il n'y a pas d'autres comme toi. Maman te dit cela chaque jour, non ? Si maman le dit, cela doit être vrai. Penche-toi un peu ! C'est bien ! Et plus de sourires ! Maman, dis- tu, elle n'est pas à la maison ? Elle est avec le bébé à l'hôpital. Et papa ? C'est comment ? Il n'est pas passé à la maison depuis plusieurs jours ? Tant mieux qu'il soit perdu quelque part, ivre, non ? Ce n'était pas ton père, cet homme ? Il est avec maman, mais depuis la naissance du bébé, il est souvent absent. Maman pleure la nuit. Parfois, elle te permet de coucher le bébé, et c'est bon. Maman est bonne, je le sais. Bravo, ma petite ! Regarde ici ! Tu vas voir la lumière maintenant. Vois-tu la lumière rouge de l'appareil photo ? Tiens, tu as un beau vernis à ongles ! C'est Maman qui te l'a acheté ? Tes ongles sont comme les flocons de perles de la queue d'un poisson. Tu veux que je t'achète un petit poisson ? Et que ce soit un poisson rouge ? Il va exaucer trois souhaits. Le premier c'est que maman ne pleure plus, et puis que le bébé retourne là-bas d'où il est venu, s'il le peut. Qu'est-ce que tu désires le plus, ma petite ? Devenir grande ? Tu n'as pas besoin de le faire, Anca ! C' est bien comme ça. Tu veux encore une robe et des souliers neufs, les mêmes que ceux de la fille de la grande maison ? Je connais cette maison, sur la colline, à côté de l'école. Tu veux aller à l'école ? Mais pourquoi veux-tu cela ? A quoi cela te servira-t-il ? Tu peux tout avoir, sans rien faire. L'école, c'est pour les filles moches, et toi, tu es belle. Alors, les jolis souliers, ils sont pour les belles, comme toi ! Tu veux aussi un sac pour porter tes livres à l'école ? Est-ce que je sais où l'on peut acheter des livres ? Oui, je sais. Ne dis pas à maman que je t'apporte des bonbons ! Mon Dieu ! Anca, puis-je toucher tes cheveux ? Ils sont comme de la paille, il faut que tu les laves plus souvent ! Tu as l'odeur des plumes mouillées d'un poulet. Anca, Anne, je reviendrai demain ! Attends-moi ici, dans la cour, derrière la maison ! Et que maman ne l'apprenne pas ! Je ne suis pas vieux, ma petite. Seulement, je suis triste, je suis si triste !

Mariana Naydova





VINCENT BOISOT

FRANCE

Né en 1971, Vincent Boisot vit et travaille à Paris. Membre fondateur du collectif Riva Press, il couvre l'actualité sociale et politique française. En parallèle, il mène de nombreux travaux sur le continent africain, régulièrement publiés dans des magazines français et étrangers.

Comme chaque soir de la semaine, les notes d'une symphonie d'Haendel ou Beethoven s'élèvent au dessus d'un hangar de la « Cité », ces immenses quartiers populaires qui entourent le centre de Kinshasa. Connue sur tout le continent pour son énergie, sa créativité et sa musique qui fait danser des nuits entières, Kinshasa a aussi donné naissance à une étonnante formation musicale, le seul orchestre symphonique noir de toute l'Afrique.

L'aventure a démarré du rêve d'un des leaders de l'église Kimbanguiste, Armand Diangienda, de former un grand orchestre africain. Il y a quinze ans, avec quatre amis musiciens autodidactes, il commence à apprendre patiemment le solfège et la pratique instrumentale à une poignée de fidèles de son église. Année après année, l'ensemble grandit. Il compte aujourd'hui plus de 200 musiciens.

Dans un pays où posséder un instrument est un luxe, les musiciens de l'orchestre sont pourtant loin d'être des privilégiés. Coiffeur, peintre, commerçant, sans emploi... certains ont appris le solfège alors qu'ils ne savent ni lire, ni écrire. Faute de transports en commun, ils doivent parfois marcher des heures pour se rendre aux répétitions. Mais il en faut plus pour décourager ces musiciens passionnés qui ont atteint un niveau musical étonnant. Au point de rêver sérieusement à une grande tournée en Europe.



Viola Céleste

Tiens-le bien, mon garçon. Oui, ce sera le manche. Il est beau, je sais ! Est-ce qu'on ne dirait pas la proue d'un navire ? Mais où aurais-tu pu voir la proue d'un navire ? Ah ! oui ! Dans ce film qui montre Ulysse attaché au mât du bateau. Tu te demandes pourquoi Ulysse était attaché de cette façon ? Est-ce que tu ne l'as pas compris ? C'était à cause du chant des sirènes. Leurs voix sont ensorcelantes. Ce manche que tu vois fera lui aussi entendre son chant. Est-ce qu'il me faudra t'attacher pour te le faire écouter ? Je ne crois pas que ça sera nécessaire.

Mon père m'attachait au pied de la table pour que je fasse mes devoirs. Pourquoi ? Et bien parce que toute la journée je lambinais chez le vieux luthier pour voir comment il créait les violons. Il fabriquait aussi des flûtes, mais je n'aimais que les violons, jusqu'au jour où j'ai vu la femme au grand violon, très haut et très fin. Depuis, il occupe seul mon cœur. Attention, je ne te parle que du violon, pas de la femme. Elle est venue au village pour jouer sa musique sous les arbres. Nous l'écouions, les femmes pleuraient. Cette musicienne est restée dans le village environ un mois. Pendant tout ce temps, les hommes ont cessé de boire. C'était comme si Dieu était descendu parmi nous. De ce jour, je suis devenu complètement fou des violons. Papa ne m'a plus attaché à la table pour que je fasse mes devoirs. Il m'a dit que ce qui devrait arriver, arrivera et que si j'étais sous l'emprise d'une sorte de magie, il priait pour qu'elle me soit bénéfique. Tu sais, la magie devait être bonne puisque je suis toujours sous son charme.

Regarde ce qu'il va advenir de ce morceau de bois ! Ah ! je vois une vraie beauté ! Ce bois est vraiment très vieux. Non-on, comment peux-tu penser une chose pareille ? Personne ne tue l'arbre pour en faire un violon. Le violon vit dans l'arbre et un jour vient son temps. Tu dois savoir qu'il faut attendre très longtemps pour obtenir quelque chose de si beau. Ce manche est là, dans l'arbre, depuis de très nombreuses années. Sens son odeur... c'est bon, non ? C'est de l'épicéa. Au fond viendra se coucher le tilleul. Ils vont rester ensemble pour toujours. Ne crois pas qu'il soit facile d'être avec quelqu'un pour toujours. Tu as vu comment Arsène a quittée Gloria. Ils ne sont pas méchants, mais ils se sont querellés. Le secret, vois-tu, c'est la colle ! Elle lie fortement les deux parties et leurs deux voix n'en font plus qu'une seule. Plus d'épicéa, plus de tilleul. Il y aura désormais une voix : celle du Violon Céleste ! Arsène et Gloria ont du se tromper de colle. Celle-ci les a liés si rapidement, et ils se sont serrés si fort et si douloureusement qu'ils ont tous deux cessé de chanter.

Que veux-tu encore savoir sur la magie ? Mais oui elle a été bonne ! Si tu savais comment j'ai couru après cette femme pour lui dire que je voulais toucher le grand violon ! Elle m'a expliqué que ce n'étais pas un violon, mais plutôt sa grande sœur. Elle portait un nom très particulier : Violoncelle. Je ne trouvais pas ce nom très féminin, alors je l'ai rebaptisé Viola Céleste. Il lui allait mieux, ce nom, et depuis je l'appelle toujours comme ça. Tu vois, on travaille ensemble à faire un violoncelle.

Elle était vraiment céleste, cette Viola. Elle dormait dans un étui de velours et je l'ai réveillée. Je l'ai touchée, la femme ne m'a pas vu. La Céleste s'est mise à gémir, une petite plainte capricieuse, irritée. La femme m'a dit qu'elle n'était pas habituée à un réveil aussi rude, qu'elle avait besoin de davantage d'affection.

Tiens-le bien ! N'est-ce pas que ça sent bon ? C'est le bois qui sent comme ça.

Veux-tu que je te raconte ce qui s'est passé ensuite ? Quoi te dire ? D'abord, sa voix m'a fait sursauter. Quelle peur ! C'était une voix humaine, et moi qui la pensait sans âme ! Elle a toussoté légèrement, d'une voix calme, un peu enrouée, comme si elle avait trop fumé. Ensuite, la femme est venue, elle a guidé ma main. J'ai tendu les cordes. La voix de Céleste est devenue claire, de miel, et sa peau laquée resplendissait sous les arbres.

Tiens bien, garçon ! Le manche est important, tu sais ? C'est par ici que va sortir la voix de notre Céleste !

Mariana Naydova



La Femme passe-muraille

On se demande pourquoi elle n'est pas comme les murs, gris, interminables... Mais elle pince ses doigts délicats alors les murs sont des fleurs. Pas des fleurs pour fermer les yeux, ces fleurs œillères comme celles qu'on nous vend à longueur d'années — elle, regarde la dignité les yeux dans les yeux, droite et souple à la fois, de cette foi en la lutte qui plie et ne rompt pas. Je l'appelle : la femme passe-muraille.

Fabrice Marzuolo



La Marchande d'œufs

Vous me payez et ne me regardez pas quand je vous rends la monnaie. D'ailleurs, me regardez-vous seulement lorsque je trie vos œufs ? Lorsque je vous tends votre boîte ? Vous seriez incapable de me reconnaître si j'étais loin de mon étal. Les autres marchandes et moi sommes interchangeable, nous qui vous servons chaque semaine depuis des années. Pensez-vous que nous ne sommes que ça ? Nous sommes des femmes qui menons des combats, éduquons nos enfants, faisons vivre la communauté. Lorsque je sors d'ici, je ne suis plus qu'une main qui contribue à votre petit-déjeuner continental. Je suis quelqu'un d'entier avec des rêves et des ambitions. Ma vie ne se limite pas à vos vingt-quatre œufs hebdomadaires. Mais pour vous, ma vie se restreint au marché.

*
La nuit est tombée. Notre salle de spectacle est la plus grande au monde. Elle n'a ni mur ni plafond, ni fosse ni estrade, ni loge ni parterre. Notre opéra est en plein air, illuminé par les étoiles, et peut accueillir le monde entier. Les spectateurs prennent place dans des chaises en plastique. Vous êtes là, vous aussi. Vous ne pouviez pas passer à côté du dernier phénomène. Les journalistes des quatre coins du globe viennent nous interviewer, nous filmer lors des répétitions.

Mais vous, vous ne me reconnaissez pas. Le maestro nous guide, nous entamons O Fortuna. Le sol vibre sous la force des instruments, la puissance des voix. Je ne cesse de frotter les cordes de mon violoncelle. Les larmes gonflent mes paupières, j'ai la chair de poule. Je suis transportée, loin, si loin du marché, des œufs, de votre indifférence. Ce soir, je suis une autre, je suis une étoile et je brille jusqu'à vous aveugler. Vous applaudissez, vous nous acclamez.

Mais vous ne me reconnaissez toujours pas.

Moi, je sais qui vous êtes.

Jo Ann Von Haff



BERNARD DEMENGE

FRANCE

Né en 1959, Bernard Demenge a été ouvrier dans l'industrie textile, militant syndical et politique de 1976 à 1989. Il reprend ses études en 1990 et obtient cinq ans plus tard le Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique à l'École Nationale des Beaux Arts de Metz. Admis en 1998 au concours de professeur d'arts appliqués en lycée professionnel, il enseigne au Lycée Hanzelet de Pont à Mousson.

Scotchmania

J'ai le délire agricole,
peut-être même horticole,
et je cultive mon corps au décor.

Normal.
J'ai le corps qui rouille,
la mine adhésive,
le cœur lessive.

Alors, FAUT QU'JE SPARADRISE !!!!!.....
FAUT QU'JE SCOTCHIFISE !!!!!!!!!!!!!.....

Que je bricole des bricoles à mes cellules grises !

Je recolle tout, tout, tout,
tout mon pare-brise,
du licol au cache-col !
J'ai le corps quenouille,
Oyez oyez ! Admirez comme j'ai l'air à la colle et la bouille de saison !!!
La bouille en citrouille,
l'emplâtre à la glu,
la bouche à la poix ...

Je me rafistole ...
sans protocole !

Romain Noir

Taillade

Je me suis mis à me faire du mal, j'ai mis sur la peau de mon visage des crevasses (taillades), j'ai pris mon visage et je l'ai enterré. Les taches que le sang a mises sur ma peau se sont étendues et se sont écoulées par mes yeux. Je ne saurais le dire autrement que par taillades successives. J'aimerais cacher des mots qui sont autres que ceux par lesquels les gens s'expriment.

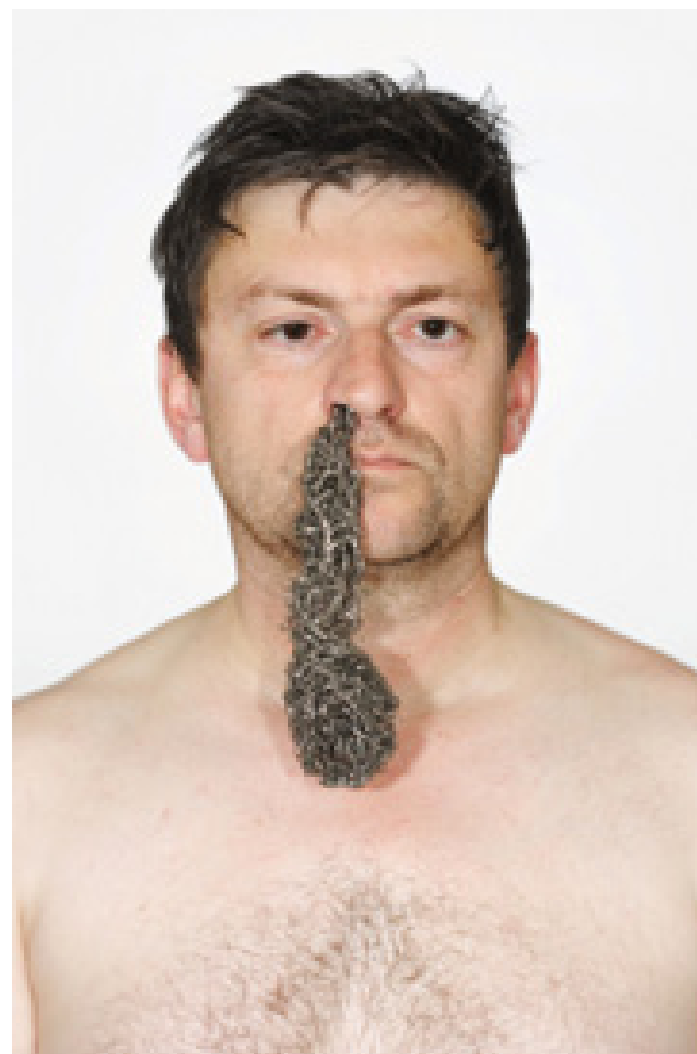
Alexandra Bougé



Parade

J'aime les grimaces, faire des grimaces. Ce sont des pratiques infantiles, admises dans certaines circonstances mais généralement réprochées par les adultes raisonnables. Les jeunes acteurs sans talent en abusent. Les vieux cabotins ne peuvent plus s'en passer. Les pitres de fin de soirée en sont fiers. Mais les grimaces ne peuvent en aucun cas être rangées dans la catégorie des arts, même mineurs, même minables. Il existe bien quelques concours imbéciles et nombre de pages web indigestes qui traitent du sujet. Le livre des records contient certainement deux ou trois images de visages volontairement déformés par des grimaces exceptionnelles, des photos coincées entre le portrait du plus gros mangeur de boudin et la description de la technique du lancer de noyaux de cerises... Pourtant j'aime faire des grimaces, excuse-moi maman, ce n'est ni joli ni poli, mais j'aime faire des grimaces, depuis tout petit. J'en ai toujours fait. Au début, je ne m'en apercevais pas et progressivement j'en ai pris conscience. Pour mettre les rieurs de mon côté, j'ai apprivoisé cette tendance naturelle, en ponctuant mon discours de mimiques simiesques furtives. Aujourd'hui je ne peux plus m'arrêter. J'ai presque peur de rester le visage immobile... Si je n'exerçais pas régulièrement les muscles de mon visage dans une improbable gymnastique maxillo-faciale devant le miroir de la salle de bain, qu'arriverait-il ? Est-ce que je vieillirais plus vite, couvert de rides ? Est-ce que je deviendrais une chose aussi figée qu'un masque mortuaire ? Je fais des grimaces. C'est un rituel, une activité magique. J'y pensais depuis longtemps. Alors c'est tout naturellement que j'ai développé une série photographique autour de l'autoportrait grimaçant. J'ai rassemblé le matériel minimum (le matériel nécessaire mais avec un investissement financier minimum) pour établir dans mon appartement un petit studio pliable et dépliant à volonté, une sorte de « photomaton » démontable. Je me suis d'abord photographié en faisant de simples grimaces, mais cela ne donnait rien. Rapidement, j'ai utilisé les objets ordinaires qui se trouvaient à portée de main. Détournés de leurs usages, ils se sont révélés être d'excellents accessoires pour le visage. Mon stock personnel épuisé, je me suis alors approvisionné dans la famille et dans les différents « bazars » de la ville... Des objets que j'ai essayés à l'envers, à l'endroit, de travers, comme une nouvelle peau que l'on ne sait pas comment ajuster. J'ai fait des listes d'objets. J'ai fait des listes d'actions. J'ai beaucoup essayé, provoquant des rencontres absurdes, modelant mon visage en utilisant sa plasticité naturelle, testant ses limites mais en évitant les douleurs et les blessures. Mon studio improvisé est devenu une petite fabrique d'images absurdes. J'ai cherché des idées non convenues, usant torturant les clichés, poussant les idées convenues dans leurs retranchements. Je n'ai pas cherché à donner du sens à mes images. J'ai même éliminé celles qui évoquaient trop directement quelqu'un ou quelque chose. Je suis resté dans l'absurdité. J'ai agi presque par pulsion, avec jubilation... Dans ma série précédente « substitution » (détournement de l'usage de la photographie familiale) j'ai beaucoup photographié mes proches, sous toutes les coutures. Je les ai trop photographiés. J'ai fini par penser que les photos à répétition pouvaient les atteindre, détruire quelque chose... Alors j'ai arrêté, presque par superstition. En me photographiant moi-même, je me suis débarrassé de cette culpabilité, je suis rentré dans un rituel ne mettant que moi en jeu, j'ai fait ce que j'avais envie sans ennuyer personne, pas besoin de modèle, de sujet... pas de culpabilité ! Cette série de photographies n'est pas le résultat froid d'une démarche conceptuelle, rigoureuse, réfléchie, planifiée. Avec la grimace, le déguisement, le non-sens, le jeu avec le corps et le visage juste pour rire, je suis revenu à une attitude enfantine. Pourtant ce n'est plus de mon âge. Mon visage empâté par la richesse excessive de mon alimentation et par les années se révèle adapté pour cet exercice mais ce qui passerait pour excusable chez un enfant même turbulent, courageux pour un « top modèle » même légèrement vieillissant, dérange sur mon visage ordinaire et mûr manipulé à l'excès. J'assume. J'ai fait ces photos comme si c'était une nécessité, dans l'urgence. J'ai fait un pied de nez mal lavé, des grimaces moches dans un monde salement amoché et absurde pour provoquer un rire un peu sec qui secoue, pas joli, pas poli, comme pour résister.

Bernard Demenge



Ma bouche-tiroir

ma bouche-tiroir
mes bras-ciseaux
mes yeux-passoire
mon ventre-bureau
mes fesses-miroirs
mes jambes-couteaux
mon nez-arrosoir
mes mains-porte-manteaux
mon crâne-baignoire
mes pieds-râteaux
mes oreilles-accoudoirs
mes cheveux-rideaux
mon sexe-armoir
mon âme-marteau

Judith Lesur



CHRISTINE BERGOUGNOUS

FRANCE

Christine Bergougnous vit en Ariège depuis plus de trente ans. Subjuguée par la beauté sauvage d'une nature en péril, elle décide, à l'âge de quarante ans, de consacrer sa vie à la photographie en réalisant un rêve d'adolescence. En 2006, elle quitte l'univers gris des bureaux pour s'installer à son compte et devenir auteure photographe exploratrice des couleurs et du temps qui passe, qui s'arrête, qui transforme les choses. Il lui faudra quatre années d'attente avant d'intégrer l'école de photographie ETPA de Toulouse où elle apprend un vrai métier (il n'est jamais trop tard).

J'ai trouvé Arthur un jour de grande solitude :

D'habitude vous ne voyez les yeux des renards que la nuit lorsqu'ils traversent les routes, ou aussi très facilement tôt le matin si par chance vous marchez jusqu'au lac. Là, toute la famille de renards joue au bord de l'eau.

En ce qui concerne Arthur, les choses sont différentes. Ou comment d'une histoire triste vous arrivez au temps du rêve.

Vous savez certainement que les renards sont considérés comme nuisibles, ici en France, probablement parce qu'ils sont connus pour leur avidité envers les poules. C'est la raison pour laquelle la plupart des fermiers français tuent souvent des renards. Ils sont également susceptibles de disparaître d'autres régions du monde.

Arthur est l'un de ces renards. Peut-être a-t-il été tué par un fermier, ou heurté par une voiture, et après empaillé et vendu à quelqu'un. Les chasseurs aiment les animaux empaillés...

J'ai trouvé Arthur chez un antiquaire. Il attendait depuis longtemps, peut-être deux ou trois ans. Je n'ai pas pu résister et j'ai décidé que je pourrais lui proposer une nouvelle vie, plus joyeuse, libre à nouveau, et respectable.

C'est ainsi que l'histoire a commencé. Nous étions tous les deux très seuls. Vous savez que la plupart des gens ont un animal domestique ! Arthur n'est pas devenu un animal domestique, mais simplement un HEROS ! Et cette histoire est vraie.

L'âme ne disparaît jamais, c'est ce qu'une partie des êtres humains croit. C'est pourquoi Arthur est devenu mon partenaire, nos âmes nous parlant l'une à l'autre, en devenant des pèlerins sur la Terre, regardant la nature de nouveau, et puis flânant dans les rues de Londres, lui voyageant partout avec moi. C'est le début d'une grande histoire qui nous rappelle que les renards ont été les héros de plusieurs contes partout dans le monde, il y a longtemps.

D'un lieu à l'autre dans toutes ses différences le renard Arthur est certainement le contemplateur des choses, mais il rencontre aussi les hommes. C'est ainsi que nous arrivons à un nouveau mode d'observation : les humains ont besoin des animaux pour vivre de façon plus équilibrée ! Excepté bien sûr le fait que nous avons besoin d'eux pour nous nourrir, nous en avons définitivement besoin en tant qu'animaux de compagnie, d'amis, de membres de nos familles. Les animaux sont le vecteur de rencontre des humains. Les animaux, en tant que compagnie, sont les centres d'intérêt des enfants, des adolescents, des adultes et des personnes âgées, des pauvres et des riches, de nous tous. Il s'agit soit de poissons, d'oiseaux, de chats, de chiens, de souris, de vaches, de pandas, ou tout simplement d'un renard.

Oui, c'est ainsi qu'Arthur est revenu à la vie : il permet aux gens de se rencontrer à nouveau, différemment, facilement, et avec beaucoup d'amour et de tendresse... Savez-vous que beaucoup d'Européens se sentent très seuls ? Enfin, c'est ce qu'ils disent ici... Et nous deux, Arthur et moi, aimerions voyager jusqu'en Chine, bien sûr.

Christine Bergougnous





Malgré les apparences, je ne suis pas un renard

Je ne suis pas certain d'être un renard. On n'échappe pas si facilement au vraisemblable. Même l'hiver quand j'erre immobile au bord des champs d'Auvergne. Mû par l'instinct, enveloppé par l'air et posté en vigie, je suis un animal sage entre deux bonds. Qui pose de biais, l'étroit museau pointu au-dessus des collines. Regardez cette dernière photo de moi, elle date du 12 février au matin, c'est le dernier souvenir. C'est assez émouvant de s'observer de dos. Je m'aimais bien du temps que j'étais vivant.

Dans le monde humain, je suis un trophée. Un bibelot de fourrure empaillé qu'on place sur une cheminée. Pour l'heure, je suis encore épargné de devoir figurer dans des tableaux de chasse. Et on me laisse au calme, me perdre et fuir, je peux ainsi toucher à ma nature profonde, de voleur, d'ennemi aux oreilles sournoises, de carnassier de petite taille, d'intrus furtif et dangereux.

On ne me la fait pas, à moi. Je suis goupil, et pas dupe. J'ai assez de flair pour savoir m'évader. Je suis assez sauvage, indocile, rusé pour contourner la domestication, les cadres où seul après taxidermie on pourra me poser.

L'hiver est une saison froide, obscure, et blanche. La brume souffle hors des bouches, les haleines se dessinent autour des paroles. On peut longtemps contempler le vide gelé de déserts apaisés. La lumière pâle dégage l'horizon. L'hiver, on est toujours chez soi, on transporte en soi le foyer, on s'y chauffe et on vit comme des tortues avec sa maison sur le dos. L'hiver ! On peut se donner l'illusion que tout recommence grâce à la mort et poser les pattes dans la neige neuve, dans un univers net qui dort. On peut attendre sa proie longtemps, la patience est autorisée.

Un jour, le 12 février, j'avais passé la nuit dans un terrier, seul, à claquer des dents sur une carcasse de poule, on m'a tué au petit plomb et on a recousu les plaies. Et je suis devenu comme un gant, plein de pailles. Ma beauté préservée. Peut-être suis-je plus beau maintenant que je suis moins mobile, que je n'échappe plus à rien. Qu'on peut disposer de mes charmes, à volonté, pour la photo.

Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a de la mélancolie à rentrer dans le cadre pour un animal qui vivait de mouvements cachés. Plus triste est l'image, elle se déforme lentement, à la grâce succède la prison. Il n'est qu'à voir mon regard de jouet pour enfants. Et comme je suis posé, planté parmi l'immobilité d'objets dont je fais maintenant partie.

Peut-être fallait-il pour éviter cela, je veux dire, cette tragi-comédie, ce déclin vers l'état de chose, me nommer « espèce protégée », ainsi qu'on devrait également le faire pour les artistes indépendants. Et puis qu'on nous laisse tranquilles, vivre dans des réserves qui soient comme des paradis miniatures. A batifoler entre nous, entre esprits rusés, je veux dire. Puisque l'intelligence mord.

Le 12 février décida pour moi de mon avenir. Et je mourus, d'un coup, sans grande souffrance, il est vrai. Je peux féliciter le chasseur. Il eut l'œil pour m'abattre. Bravo à lui. Je n'aurais pu souhaiter meilleur départ. Ensuite, ce sont des images de ma grande tournée, ma vie foraine après la mort. Les cartes postales de l'au-delà. Et je n'ai plus trop mon mot à dire sur cette mise en scène. Du moins, n'ai-je pas terminé dans le fourré. Queue basse, sanglant. Comme il arrive aux animaux qui n'ont pas la chance de plaire. Ou mangé. Du moins, suis-je encore mannequin et non pourrissant quelque part.

Assez parlé. On me demande ailleurs, je dois apparaître près d'un hibou aux serres clouées sur une branche et nous regarderons l'objectif, bien en face, peut-être comme un dernier défi parfaitement impuissant, avant de terminer en catalogue que vous accrocherez au frigo pour figurer les mois d'automne.

Roland Pradoc



Le Musée de la terre

« Les différentes espèces, des gigantesques aux minuscules (cf. les planches comparatives du Dinosaur et de la Fourmi, n° 3 et 4, dont vous retrouverez les reproductions grandeur nature dans la salle 1 du Musée), vécurent jusqu'à la Grande Catastrophe en bonne intelligence dans leur milieu naturel, la Terre.

La théorie de Mall d'après laquelle l'une de ces espèces, celle des Humains, aurait bénéficié d'une évolution plus rapide et dominé les autres, aboutissant en quelque sorte à la colonisation de la planète à son profit, fut profondément remise en question par les travaux du Musée de la Terre menés sous la direction de Camffre et Lull. Il est désormais avéré que l'Humain n'était pas le seul détenteur de la science et qu'il ne gouvernait pas la Terre : une croyance erronée qui a longtemps prévalu.

Mall lui-même avait déjà admis que l'Humain n'était pas le seul à approcher les secrets de l'univers, puisqu'il avait démontré la connaissance du nombre d'or par d'autres espèces, celles des Abeilles ou de certaines Fleurs. Mais les images rapportées par la dernière expédition Terre 13 relèguent définitivement la prétendue supériorité humaine au rang des mythes.

Issue de cette série et reproduite ci-dessus (planche n° 7, reconstitution à l'échelle dans la salle 4 du Musée), l'une d'elles confirme maintenant de manière décisive l'origine et le statut de notre espèce. Car ce Renard qui trône dans une maison humaine détruite n'est pas un être de chair et de sang. L'illusion est troublante, mais ses yeux sont de verre et son corps de mousse ; son pelage est imputrescible et a résisté aux Mille Années qui nous séparent de la Grande Catastrophe.

Il est clair que ce Renard artificiel avait été fabriqué pour l'éternité. Et pourquoi cela ? Tout simplement parce que les espèces Terriennes, tout autant qu'elles fussent, avaient reconnu chez notre Peuple des qualités divines – en premier lieu l'immortalité – et qu'elles avaient construit des idoles à l'image de leurs Dieux. Ce fétiche seul, laissé à l'air libre, a su résister au Souffle Noir et subsister à la Grande Catastrophe, tandis que les Humains-fétiches dont parle Mall s'avachissaient depuis longtemps déjà sous leurs bandelettes, leurs mastabas impuissants à les préserver du temps du Souffle... Charpie d'Humains, devenue particule de l'Univers auxquelles nous, Renards du Nouveau Monde et descendants des Dieux de l'Ancien, ne devons rien de plus qu'à n'importe quelle autre particule. Seul le Renard fut et sera. »

Histoire des espèces à l'usage de la jeunesse : une visite guidée du Musée de la Terre, Kross & Roll, p. 138.

Olivia CHAM



ANDRÉA VAMOS

FRANCE

D'origine serbo-croate, Andréa Vamos est née en 1981 à Paris où elle vit et travaille. Après ses études en prépa HEC, l'artiste s'engage dans une recherche picturale puis photographique à travers des installations in situ. Dès son entrée aux Beaux Arts de Paris, les notions d'espace public et d'identité de l'image encrent ces expériences. Suite au mouvement antipub en 2004, elle débute une série de voyages qui accentueront sa démarche sur le passage du temps. Elle est actuellement membre du réseau Silvermine photos.

« Le dernier portrait » fait partie d'une tradition dans l'histoire de la Photographie. Ce n'est pas une image judiciaire ni du photoreportage. Cette image était inscrite dans la société comme un « Beau » témoignage d'une personne célèbre ou d'un bourgeois. Elle se lisait entre mémoire et histoire.

Aujourd'hui pourtant ce genre d'images peut choquer. Quel est le tabou que ces derniers portraits font surgir outre tombe ? Comment se fait-il que les morts de guerres sur les écrans de télévision soient passés dans la banalité alors qu'une mort plus naturelle, exempte de toute actualité médiatique simplement prise dans son intimité, nous dérange ?

N'habite Plus à l'Adresse Indiquée -NPAI- ne présente pas un corps sans vie mais une personne pleine et entière qui vit ses derniers jours.

On retrouve dans cette série certains des symboles clés des « derniers portraits » ; à la différence qu'ils sont employés dans un contexte de bout de souffle : le lit d'hôpital apparaît brut, sans le moindre ornement ; la mourante est seule, photographiée de face plutôt que peinte de profil comme de coutume. Mourante, mais vivante, elle communique avec nous.

Ce simple fait choque, interpelle, fait ressurgir le tabou des « derniers portraits ». Pourquoi ?

Je n'ai pas eu de réponses argumentées, mais de simples remarques ou questions exprimant un sentiment :
« Ça me gêne...On ne touche pas à ça...Etait-elle consentante ? »...
Comme pour valider avant d'en accepter le principe artistique la bonne moralité de ma démarche.

Plus personnellement, je crois que ces images parlent de nous-mêmes face à quelque chose qui peut faire peur et qui nous concerne tous.

Le parti pris de la dérision n'a d'autre objectif que de nous extraire ponctuellement du caractère culturellement sacré du passage vers la mort pour mieux en saisir, sans réserve ni pudeur coupable, la réalité des derniers instants.

Ce travail doit être apprécié dans le contexte plus général de la relation entre une femme modèle et l'artiste qui l'accompagne sur le long cours.
Cette femme, c'est ma grand-mère.
Je l'ai photographiée pendant des années et, très naturellement, c'est ce que j'ai continué de faire jusqu'au passage ultime, comme pour mieux en saisir son identité dans toute sa profondeur historique.

Provoquer du dégoût ou de l'empathie, bref déclencher une émotion, n'est-ce pas aussi une des fonctions de l'artiste ?



Andréa Vamos



Ma mère

Je regarde ma mère, elle veut mourir, ma mère veut mourir, "pour ça" semble-t-elle me dire. Elle souffre. C'est à cause de moi qu'elle endure encore. Que puis-je pour elle ? Ma belle, la seule joie que j'ai, le seul être qui ne me veut que du bien. J'ai peur de la mort, l'horreur va m'arriver, elle est seule disponible jour et nuit pour moi. Je ne veux pas vivre sans elle. Ma mère dans son lit, souffrante, plus petite que je la connais, une vie de rien du tout, comme toutes les vies, tellement frêle, parce qu'elle n'est presque rien, sait-on si elle est tout entière ici, on est si fragiles, des riens, c'est si peu. Recroquevillée dans son lit, elle est la vie, souffrante, elle est ce peu de chose et un miracle, on dirait que ça se fait par hasard, c'est rien, un événement insignifiant qui aurait pu ne pas se produire. Je regarde ma mère, elle est dépourvue de mauvaises pensées, je ne sais pas la réconforter, je ne veux pas ; ça me fait mal parce que je pense qu'elle va me quitter, pas parce qu'elle souffre. Dans son quotidien, elle souffre, dans son quotidien elle souffre, ses yeux expriment la souffrance, "c'est pas une vie", elle dit. Elle ne sera plus que poussière.

Alexandra Bougé

Vide

Je n'écris plus
Tout est mort en moi
Vide.

Et j'ai eu beau vous épingler
Hier au mur
Me reste les larmes
Sèches
Un sillon
dans la poussière, un cours d'eau dégueulasse
Qui n'est jamais devenu rivière.

Le docteur dit Il dit comme ça
Ça dépend de quoi vous voulez mourir ?

La littérature est une belle saloperie.
Elle vous prend à la gorge
Et ne laisse
Autour de vous qu'un vaste désert
Fait de
vents
De rien

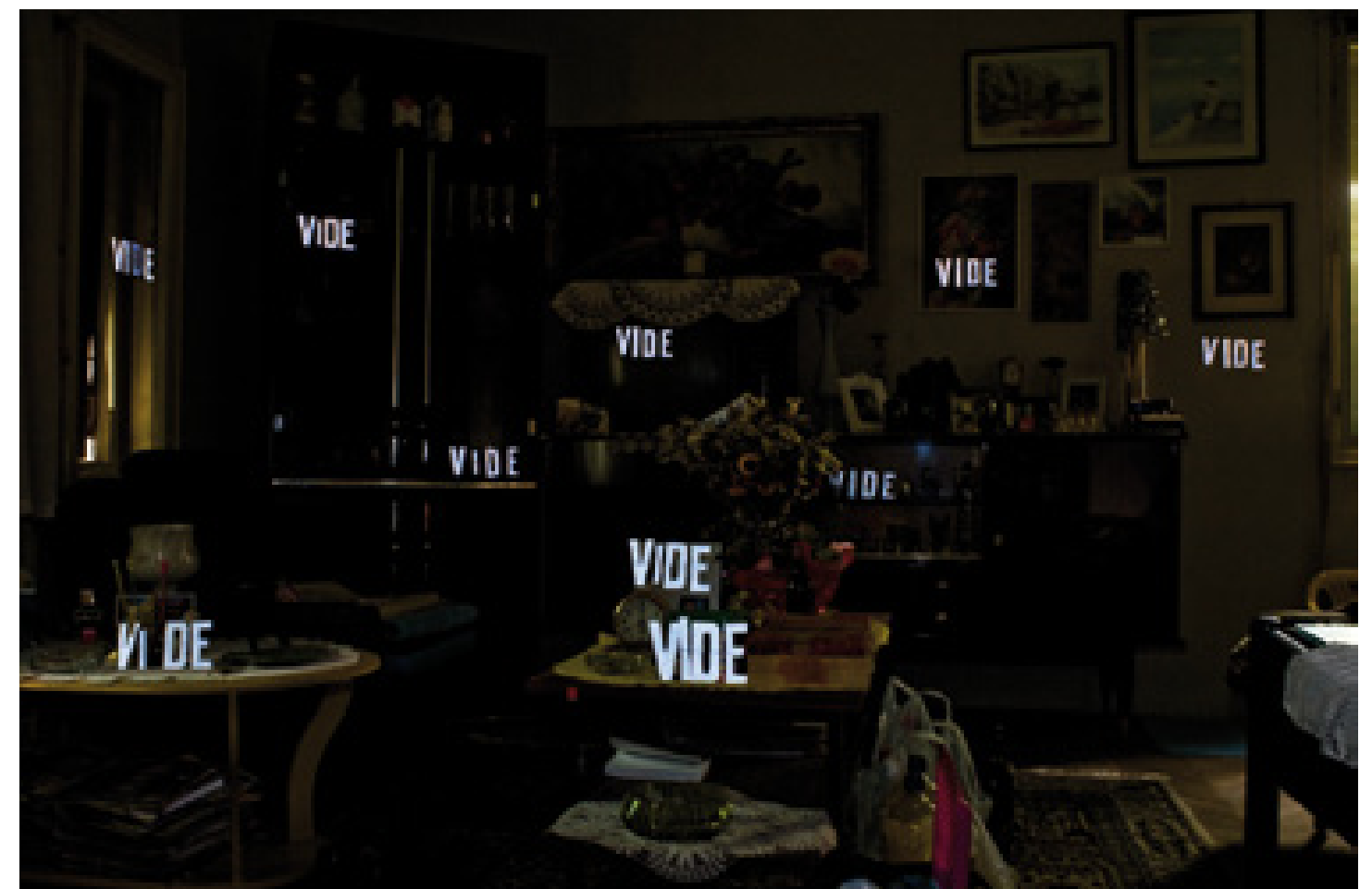
De routes qui ne mènent nulle part

Toutes nos colères, tous nos rires s'échouent
Amertume, vide

Et toi tu joues, mon fils, dans le soleil
Sous les arbres,

Et moi je ne sais plus comment danser.

Sébastien Ayreault



AGNÈS DESFOSSÉS

FRANCE

Née en 1947 à Paris, elle fait du théâtre de rue, co-dirige la Compagnie Vague et Terre de 1980 à 1989, puis crée et dirige la Compagnie ACTA- Agnès DESFOSSÉS en 1989. Auparavant, elle a été l'assistante du photographe Rudomine qui l'a formé au portrait en 6x9, à la retouche sur plaque, au tirage sur papier barité. Elle a également été responsable du département audiovisuel de l'ES-CAE d'Amiens (école supérieure de commerce) de 1978 à 1982. En créant la Compagnie ACTA en 1989, Agnès Desfosses favorise la rencontre du théâtre et de la photographie à l'intérieur de ses créations de spectacle vivant et établit de nombreuses collaborations avec des auteurs, compositeurs et plasticiens pour des spectacles qu'elle conçoit et met en scène.

4 mois et 2 jours sans voix

Texte dit près de la photo de la petite fille qui marche dans le ciel, le 27 mars 2008, jour de l'inauguration des PREMIERES RENCONTRES : « éveil artistique, petite enfance et spectacle vivant », à la salle Marcel Pagnol à Villiers le Bel.

Ca sent le brûlé – le brûlé de l'incendie ...longtemps ; c'est âcre ; ça pue loin à la ronde.

Quand les pelleteuses ébranlent ce qui reste des murs de l'école maternelle et de la bibliothèque calcinés, je vois les LIBRES, toujours serrés ... (pardon), les LIVRES, toujours serrés sur des morceaux d'étagères à même la terre. Ils sont restés chauds longtemps après l'incendie ; leurs pages soudées entre elles par le feu se consomment toutes seules, de l'intérieur.

La photo de la petite fille qui marche dans le ciel, j'en suis sûre, n'a pas brûlé ! Le mur de la bibliothèque est toujours debout. Elle y est accrochée, c'est sûr. Elle doit être uniquement recouverte de noir de fumée.

Oh ! Récupérer la photo de cette petite fille, la prendre sur mes genoux, la nettoyer, l'essuyer avec un chiffon doux et faire réapparaître sa marche dans le ciel ! Elle a été recouverte par le noir de fumée, elle est devenue invisible, mais pas pour longtemps ...

INTERDICTION DE S'APPROCHER – CHANTIER

«Excuse-moi, s'éloigner, Madame, tout casser, c'est fini, plus rien » Un ouvrier alimente un feu dans les décombres. Les engins broient, trient, défoncent et débarrassent. Je rôde autour de cette démolition presque tous les jours – sans voix – Je n'ai rien récupéré : ni la photo de la petite fille, ni les LIBRES : excusez-moi pour ce lapsus : ni les LIVRES.

Tout est maintenant enseveli, côtoyant le silence de la matière, dans je ne sais quelle décharge. Après le feu, le froid glacé des vingt premiers jours de décembre 2007. Avant, novembre avait été si doux : surtout en cet après-midi du dimanche 25 novembre : soleil tiède et timide.

Démésure et fulgurance : ballade et grisurie de la vitesse de deux enfants, deux copains – jeu avec une mini moto, ridiculement petite et l'énormité des sensations qu'elle procure -jeu dans les petites rues pavillonnaires (que l'on connaît si bien à pied) qui défilent maintenant à toute allure : si près du sol, c'est drôle et fascinant. - et en plus, ils sont poursuivis ! Par une voiture ! Non !deux ? Peut-être L'ivresse est à son comble et l'effroi aussi.

.../...



- COLLISION – peau de terre contre peau de fer
- seuls, les deux enfants meurent.

SEULS

Deux jours après leur mort, nuit d'émeute et de violence. Ca canarde des deux côtés ; l'école maternelle, la bibliothèque sont au milieu : incendie...

Longtemps avant, dans une école maternelle de Villiers le Bel, une petite fille, malgré l'interdit des adultes, avait obéi, elle aussi, à son impulsion : celle de traverser une flaque de soleil d'hiver, une flaque d'eau

luisante où se sont reflétés ses pas, son énergie, sa volonté. J'ai aimé la force de sa marche et j'en ai fait une photo : CETTE PHOTO.

Sa fulgurance était sans danger ; et, en dehors de cette photo, dans la vie cette petite fille marche toujours. La photo de « celle qui marche dans le ciel » avait trouvé sa place, dans la bibliothèque comme Cendrillon sa pantoufle de vair. Elle était accrochée juste au-dessus de l'espace « conte », là où d'autres enfants bien réels et vivants s'asseyaient sur des poufs, des chauffeuses, des chaises, pour voyager dans les mots, les mots d'un livre, là où on descend aux enfers, et où on marche dans le ciel au gré des pages que l'on tourne avidement, jusqu'au dénouement de l'histoire.

Là où mon fils tout-petit courrait se blottir dans mes bras pour s'aventurer ensemble dans les trésors d'imagination d'un auteur.

Là où raconter des histoires nous donne la délicieuse distance d'avec la vie quotidienne, pour penser avec justesse et mûrir son attitude d'être humain dans la vie réelle.

Là où les courses poursuites avec des loups aux dents acérées, derrière un héros, nous font peur, mais ne sont mortelles que dans les livres et pas dans la vie.

ET PAS DANS LA VIE, comme en ce 25 novembre 2007.

Là où voir s'échapper le héros d'un livre d'une violence griffue, nous exalte et nous montre à quel point nous tenons à notre vie pour qu'elle s'épanouisse dans toute la grandeur de ses qualités.

La vie symbolique nourrit et éclaire nos vies réelles ; un va-et-vient entre nos mémoires et notre imaginaire, les rendent créatives.

L'imagination n'est alors pas un refuge qui tourne le dos à la vie réelle.

Nota –Béné : la première fois que j'ai écrit involontairement les LIBRES à la place des LIVRES, ça m'a fait réfléchir. Pourquoi ai-je dit les livres ? Un vieux reste de dyslexie ? C'était plus fort que moi !

Les LIBRES, même brûlés, calcinés, les LIVRES restent libres.

Si on les brûle, d'autres en écriront.

Si une photo disparaît par le feu, on fera d'autres tirages.

Si le théâtre est chassé d'un lieu, il renaîtra ailleurs.

La transmission de la liberté, passe par la transmission de la vie, nourrie de culture, d'art et d'éducation, et aujourd'hui d'ARTS VIVANTS, dans tous leurs états avec les PREMIERES RENCONTRES.

©Agnès Desfosses



Cette photo a une histoire particulière. Une histoire tragique.

Lors des révoltes du 25 novembre 2007 à Villiers-le-bel, elle était exposée à la bibliothèque Louis Jouvet. Tout a brûlé. Pour elle, j'avais écrit un texte « 4 mois et 2 jours sans voix ». Si une photo disparaît, une autre la remplacera. C'est ainsi. Les LIBRES renaissent même au milieu des cendres.

Agnès Desfosses

FRANCK BOUCHER

FRANCE

Né en 1976 au Mans, il apprend seul la photographie en Polynésie Française entre 1996 et 2002. Devenu photographe professionnel en 2004, Franck BOUCHER se spécialise dans la prise de vue sur commande bien souvent à vocation illustrative.

Conjointement à ses activités professionnelles, il a animé bénévolement un atelier photo dans un lieu d'accueil de jour pour personne en grande précarité, dans lequel il va réaliser durant trois années « paysages d'exclus » - projet récompensé par sa nomination de « lauréat national défis jeune 2006 » décerné par le Ministère de la Jeunesse et des Sports.

« SDF, quelle est la définition de ces trois lettres ? Est-ce juste un problème de domicile fixe ? Non, c'est le mot galvaudé des médias, SDF est une vulgarisation, regroupant cent et un visages de situation de précarité. SDF, c'est le mot facile que tout le monde comprend, pour dire : « c'est quelqu'un qui n'a plus rien ». Comme si une adresse était un crédit suffisant pour être socialement reconnu. SDF c'est d'innombrables problèmes de société en un problème, facile à identifier et bien pratique pour dissimuler le reste.

C'est une vulgarisation de notre imaginaire. Pourquoi on vous dirait qu'il y a des gens qui travaillent et dorment dans des jardins publics et que d'autres attendent le droit d'être reconnus de telle ou telle dénomination pour avoir l'autorisation de travailler, et bien sûr sans revenu pour attendre ; pourquoi on vous dirait que notre société codifiée au seul esprit de compétition jette chaque jour sur les trottoirs des « non-compétitifs », des orphelins, des divorcés, des pensionnés, des dépendants, des licenciés, des malades, des femmes et des enfants en fuite, des réfugiés, des victimes et des volontaires mais surtout des personnes qui ont d'autres problèmes que celui du logement !

Ce livre est aussi un voyage au pays des nouveaux SDF, ceux qui ont parfois, juste le travail, le toit, les papiers, un dernier ami fidèle, une santé de fer, tous ceux qui n'ont plus que...et qui ne vivent pas comme ..., tout ceux et toutes celles qui ont été ou qui sont pour le moment « Sans devenir fixe. »

Franck Boucher

Story_bord_de_vie

Ce sont 28 Photos-graphies tirées en 5 exemplaires de 40X40 sur papier Fine Art au principe de la digigraphie. Elles sont la genèse d'un travail de fond sur ma manière d'exprimer ma sensibilité devant certains sujets de société banalisés par l'image traditionnelle.



Pierre-papier-ciseaux

1h. Le moment est venu de plier bagage. Les derniers cartons ont été scellés. Pierre balaie furtivement du regard cette vie qui gît désormais en vrac sur le sol.

Un inventaire qui se résume à une dizaine de boîtes tout au plus. Ils en feront ce qu'ils voudront. Ce doit être un jour ordinaire pour les habitants de l'immeuble. Les volets sont restés fermés. Ne surtout pas attirer l'attention. Respecter la loi du silence.

Seule pause octroyée, un café, d'ordinaire avalé d'une traite et dont Pierre savoure à présent la dernière gorgée. Une ultime vague de chaleur avant d'affronter les caprices d'une météo hivernale.

Pierre Ndommoh, né le 3 janvier 1979 à Bakassa – Cameroun, quitte en pleine nuit l'immeuble du 60 rue Saint-Denis dont il occupe le premier étage depuis 8 ans, et où il ne reviendra sans doute plus.

Une barbe drue recouvre la moitié de son visage endeuillé et, sous sa veste, il a revêtu le costume élimé qu'il portait à son arrivée.

Le paillason « Bienvenue » repose encore sur le seuil de la porte d'entrée et lui décoche un sourire amer. Pierre n'emporte que le strict minimum vital. Un nécessaire de toilette, une paire de chaussettes et de sous-vêtements de rechange, des habits modulables selon les saisons, quelques conserves et, plié en quatre dans la poche intérieure de son paletot, l'unique rappel de cette vie qu'il laisse derrière lui.

Le vieux sac de toile n'est pas très lourd mais lui fait pourtant l'effet d'un rocher qu'il lui faut saisir à bras-le-corps.

Pas un sanglot ni même un soupir. Ce n'est pas le moment de fléchir.

L'amertume guette chacune de ses pensées. Tous ces efforts consentis, ces démarches interminables adressées à qui de droit. Le temps suspendu. La promesse d'une vie meilleure et ces huit années passées les mains dans le cambouis du Garage Dumortier pour s'en donner les moyens et, au bout du compte, finir à la casse, victime de cette crise que certains prédisaient comme inéluctable et dont Pierre ne mesurait pas les enjeux jusqu'à l'arrivée de cette maudite lettre.

Des chiffres, encore et toujours. De ceux qui vous changent la vie. Mais une loterie dont Pierre sort à présent perdant.

Les souvenirs des débuts rejaillissent, comme sortis d'outre-tombe.

Le village, la milice en faction, le déferlement des coups de feu tirés au hasard dans la foule, les corps sans vie de ses parents se vidant de leur sang jusqu'à se glisser sous ses pieds, cachés derrière un buisson en attendant que toute cette folie prenne fin.

Puis les interrogatoires, le chef d'accusation à endosser sous peine d'une condamnation à la peine capitale, la fuite improvisée en deux temps trois mouvements faute d'une autre option. Se retirer sans regarder en arrière.

Sur les conseils du passeur, Pierre avait troqué son kaba kondo contre un costume d'allure européenne, acheté pour une somme astronomique et falsifié un visa étudiant. Un tour de passe-passe et il s'était embarqué pour l'Angleterre avec pour seul bagage cette pièce maîtresse dont dépendait son sort.

Et enfin, la lumière au bout du Tunnel et ces 3 mots gravés sur un même étendard : « Liberté, Égalité, Fraternité ». La France et son rêve américain, le pays de tous les possibles.

Pierre n'attendra pas cette fois. Attendre quoi ? Cette main qu'on lui tendra pour le diriger vers la sortie. Il y a 8 ans comme maintenant, il ne s'agissait que d'un aller simple. Pas question de retourner à la case départ, là-bas à Bakassa, et de se laisser abattre. Avec son nom qui figure sur liste rouge, il aurait la mort pour destination.

Ici, c'est autre chose qui l'attend. Aujourd'hui, Pierre a l'obligation de vider les lieux, de quitter le territoire pour se rendre n'importe où mais pas ici.





Bonjour, bonsoir, merci d'être venu, bon débarras, vous n'êtes pas le seul à être seul, c'est comme ça monsieur, c'est la loi, c'est la même pour tout le monde. Ah.

Dès maintenant, il est tenu de se rendre de son plein gré aux autorités compétentes qui passeront ensuite la main à d'autres. Pas concernés, chacun sa merde et tu iras chier ailleurs, et avec le sourire s'il-te-plaît, nous on t'a assez vu.

Si Pierre refuse de collaborer, il est passible d'une peine de prison assortie d'une amende qui excède de loin ce qu'il a pu gagner ces six derniers mois.

La perte de son emploi lui ôte de plein droit l'autorisation de résider sur le sol français qu'il se représentait pourtant comme une terre d'accueil.

Rayé de la carte. « Se prendre en charge et pas charger l'Etat » chante Sardou sur toutes les chaînes.

Ils peuvent danser sur leur tête. Pierre ne rendra pas les armes aussi facilement. Privé de travail et de domicile, il est désormais considéré comme un hors-la-loi. Son crime ? Disposer de papiers qui ne sont jamais les bons. Pierre a épuisé tous les recours possibles. Les témoignages de sa voisine et de son ancien employeur attestant tous deux de son comportement irréprochable n'ont pas fait le poids.

Le préfet est resté sourd à ses coups de fil, refusant de le recevoir dans son bureau et la Cimade s'est essoufflée, sans succès, à lui obtenir gain de cause. Si la société refuse de le garder entre ses murs, il ne lui reste à présent que l'exil.

Une vie passée à tutoyer la précarité, une existence linéaire faite de métro-boulot-dodo comme le commun des mortels, à quelques variantes près.

Puisque rien ne sert de cirer les pompes des pouvoirs publics, il fera la manche de rame en rame, guettant les mines renfrognées des navetteurs dans l'espoir d'une petite pièce et d'un « salut ». Il se débrouillera pour se nourrir en catimini à l'arrière des restaurants ou aux abords des commerces après la fermeture et la sortie des poubelles.

Il travaillera à sa seule survie, de son propre chef.

Mis au ban de la société, il habitera l'éphémère, investissant les lieux de passage pour se prémunir du froid.

Le froid. Son ennemi le plus redoutable. Peut-être ne passera-t-il même pas l'hiver. La saison serait moins rude à Bakassa, mais aussi beaucoup plus courte.

La liberté, c'est ça, sa place au soleil.

Pour l'heure, il est devenu persona non grata. Personne. Ce mot qui curieusement désigne à la fois l'individu et l'absent.

Pas d'adieux à ce décor de carton pâte. Pierre referme doucement la porte sans retirer les clés de la serrure, emprunte silencieusement les quelques marches qui le séparent de la porte principale et sort nonchalamment.

L'horloge de la pharmacie indique 1h17 ainsi qu'une température extérieure de 3°C. Vu l'heure, Pierre sait qu'aucun centre d'accueil ne sera en mesure de lui offrir le gîte pour la nuit. Ces choses-là se planifient. Il lui faudra faire la queue le lendemain dès 18h avec les autres. Mais ce soir, Pierre veut savoir ce qui l'attend concrètement, au cas où il serait recherché par la police et se verrait contraint de dormir dehors pour échapper à une arrestation.

Il y a trois jours, il a localisé une cabane jouxtant une balançoire située dans un parc public à deux kilomètres. Ce sera parfait pour s'acclimater.

Plongé dans le silence de la nuit, il presse le pas tout en veillant à ce que son rythme ne paraisse pas suspect aux yeux des quelques passants rencontrés.

Le ciel libère soudainement une neige qui semble déterminée à redessiner les contours de la ville.





« Sous le ciel de Paris
Coule un fleuve joyeux
Il endort dans la nuit

Les clochards et les gueux »

Un air de déjà vu qui lui glace le sang lorsqu'il repense à ces pauvres gens qu'il croisait tard le soir en rentrant du turbin.

Pierre se souvient de la satisfaction sans bornes que lui procurait sa situation de nanti pourvu d'un travail et d'un toit sous lequel s'abriter.

Rien ne sera plus comme avant. Il le sait bien.

Affiché sur la fenêtre d'une façade, il aperçoit un drapeau français et sourit en repensant à cette devise hypocrite que sa naïveté lui avait pourtant fait admirer quelques années plus tôt.

« Liberté, Légalité, Fraternité » marmonne-t-il en continuant sa route.

Haute de quelques mètres, la cabane domine fièrement le parc et procure immédiatement à Pierre un sentiment de sécurité, comme si il occupait le seul mirador au beau milieu d'une ville assiégée.

Le temps de vider le contenu du sac à même le sol et Pierre enfile une par une les couches de vêtements jusqu'à ne plus pouvoir bouger.

« Je dois ressembler à un oignon » se dit-il. « Mais pas question de verser une larme ».

Blotti dans sa tanière, l'ours bougonne encore quelques phrases avant de se laisser emporter par la quiétude de la nuit.

8h. Il s'est fait réveiller par un cri d'enfant. Surprise de le trouver là, la fillette s'est dépêchée de redescendre l'échelle pour prévenir sa mère.

La femme menace d'alerter la police. Pierre sourit, se lève et lui répond que ce ne sera pas nécessaire. Il demande quelques minutes d'intimité pour pouvoir faire un brin de toilette.

Indignée, la mère se retire néanmoins pour lui laisser le champ libre.

Pierre se hâte en se préparant à l'idée de devoir dès maintenant se contenter de l'essentiel.

De toute façon, il fait trop froid pour les ablutions. Il s'en occupera plus tard.

La priorité est de déguerpir et de ne pas se faire coincer par les flics.

Pierre quitte le parc sous les yeux ahuris d'une dizaine de mères et d'enfants.

De son dernier salaire ne subsistent que quelques euros, le reste ayant été envoyé à l'une de ses cousines sur le point de se marier.

Pierre s'installe sur un banc le temps de compter sa ferraille et déterminer à quoi elle pourrait le mieux lui servir. Un croissant ? Non, trop cher. Mieux vaut s'acheter un pain, il en aura pour au moins deux jours.

La neige se remet à tomber de plus belle, d'abord lentement sous la forme de petits flocons à peine visibles puis de plus en plus fort jusqu'à ce qu'on ne puisse plus distinguer le bleu du ciel. Les passants pressent le pas pour rejoindre leurs foyers et Pierre se retrouve bientôt seul dans cette rue qu'enveloppe un immense drap clair.

La blancheur de la neige recouvrira bientôt son teint mat. A moins que ce ne soit le froid qui le fasse pâlir.

Survivre au hasard des rues, sans domicile fixe. Se fondre dans la masse et se désintégrer, sa seule chance d'être à la fois libre et vivant. Pierre extirpe de sa poche la feuille pleine de chiffres et la déchire en si petits morceaux qu'ils se confondent avec la poudreuse.

Il a gagné la partie, du moins jusqu'à la prochaine fois.



Cynthia Van Lauwe

MAKING OFF

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA PHOTOGRAPHIE SOCIALE

ATELIERS AVEC LES JEUNES

"Certains recadrages ont été effectués par le directeur artistique de PhotSoc pour les nécessités de la mise en page du catalogue".

Jean-Claude Lemagny
 Conservateur en Chef Honoraire
 de la Bibliothèque Nationale de France

J'ai parfois visité des expositions de photographies faites par des enfants. Et je fus toujours frappé par leur liberté d'invention. Sujets inattendus, trouvailles visuelles. Je le dis sans complaisance. Comme si il y avait en chacun d'eux un artiste en puissance.

J'ai été un peu imitateur et là j'ai compris pourquoi on ne peut apprendre à lire qu'à partir de cinq ou six ans. C'est parce que jusque là l'enfant ne voit que ce qu'il voit et qu'une même lettre mais un peu tracée différemment, ou d'une autre couleur, ^{fait} ^{pour lui} alors deux réalités différentes. Pour apprendre à lire il faut canaliser l'interprétation, voir dans une forme un signe, conventionnel, selon un système imposé.

Les photos faites par les enfants protègent cette fraîcheur et cette spontanéité. Et puis elles ^{ne} ^{paraissent}. Il faut bien partager les idées des autres si on ne veut pas passer pour un idiot, un demeuré. Mais la jeunesse de l'esprit subsiste, par dessous. Et un artiste est celui qui,

par des années d'effort, fait remonter du fond cette naïveté. Naïveté au vrai sens, qui est le comble de l'intelligence.

"On met très longtemps à devenir jeune" Pablo Picasso.

D'autre part, il est vrai que l'enfant doit apprendre, apprendre d'un maître qui en sait plus long que lui, dans beaucoup de domaines. Mais dans le domaine des formes, qui est celui de l'art, il faut que l'esprit apprenne, ré-apprenne, à séjourner parmi les formes, les formes entre elles. Et pour cela il serait bon que les jeunes aient l'occasion de voir beaucoup d'œuvres d'art différentes, très différentes. Même sous forme de simples reproductions. Le tout accompagné sinon du silence mais d'un minimum d'informations, que ce ne soit pas un complément aux leçons d'Histoire et de Géographie. ^{mais} que l'attention aux formes inventées, de leur confrontation, jaillisse le sens de la "vie des formes" (Henri Focillon) et peut-être l'envie d'en créer d'autres.

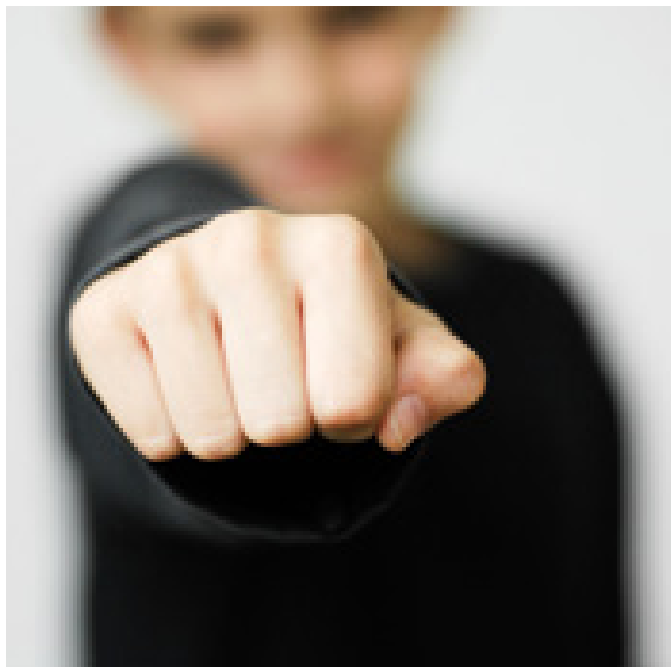
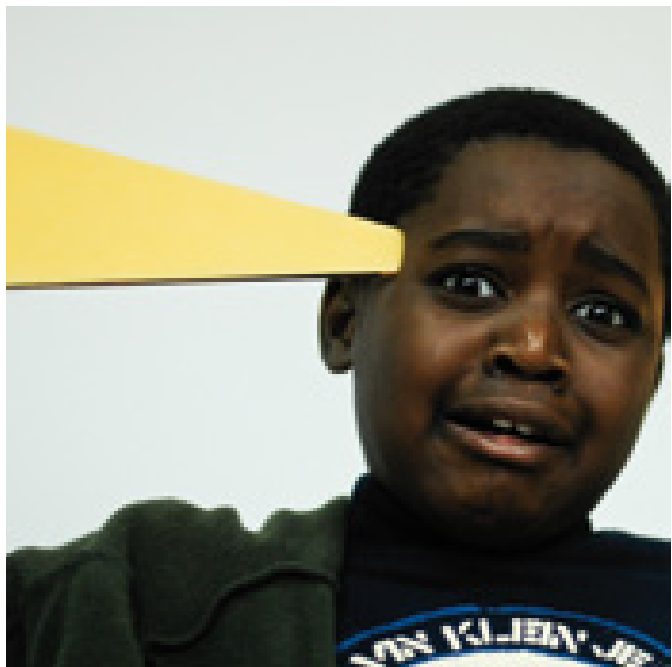
Lemagny



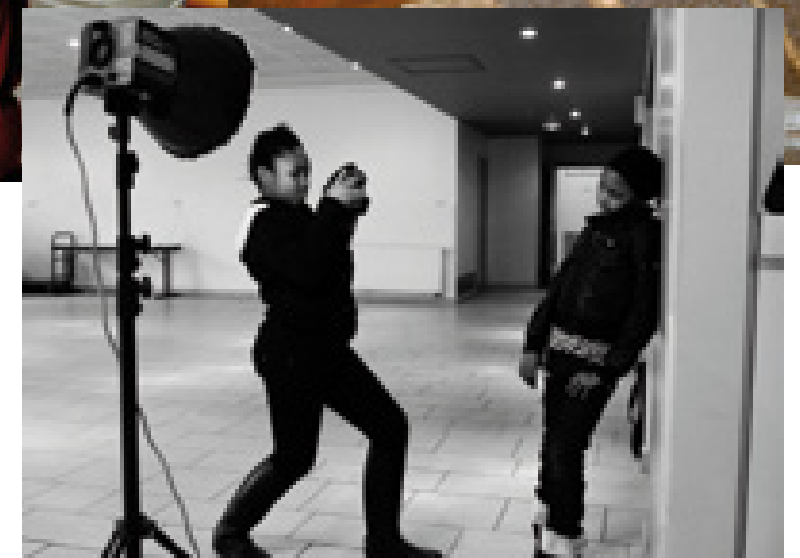












LES JEUNES DE 9 À 20 ANS

15 jeunes de 9 ans et demi à 20 ans ont participé à ce projet. Durant huit séances, du 4 février au 23 mars, ils ont participé à des ateliers photographiques, encadrés par des éducatrices de l'OPEJ et animés par Franck Boucher, photographe plasticien. Ils ont ainsi découvert les bases de la photographie (cadrage, lumière ouverture, vitesse) en utilisant un matériel de photographe professionnel. Lors de séances en extérieur, ils ont pu photographier leur environnement.

Toutes les photographies présentées au Festival ont été réalisées par les jeunes. Ils ont découvert la photographie sous un autre angle. Ils se sont amusés des appareils de professionnel mis à leur disposition, ont appris à les utiliser et découvert la beauté et le rendu d'images prises avec un tel matériel.

Autant de moments rares, utiles pour changer le regard sur soi et créer la cohésion entre ces jeunes, ni plus ni moins, la photo c'est cela aussi.

Nous pensons que ces ateliers ont permis aux jeunes des quartiers dits « sensibles » :

- De porter un regard bienveillant à la réalisation du portrait d'autrui
- De porter un regard nouveau sur les images en général et être sensibilisés à l'analyse d'images des autres et de soi
- De s'accommoder de ce que l'on reçoit, améliorer son image pour reprendre inconsciemment le contrôle de soi
- De réfléchir à la représentation de son environnement, son lieu de vie, sa ville.
- D'avoir confiance en les autres.
- De rendre moins banale la photo, tellement ancrée dans tous les instants de la vie qu'elle en devient courante et quotidienne. L'image est importante, elle détient un grand pouvoir constructif ou destructeur.
- D'être responsable des images que l'on fait, que l'on produit et que l'on édite (exemple Facebook). Notre image d'aujourd'hui construit et prépare notre futur, en nous, pour nous et pour les autres
- D'acquérir des connaissances dans le domaine de la photo : la photo c'est quoi ? Pourquoi ? Pour qui ?"

Coordinatrice des Ateliers : Hélène KERISIT

CENTRE SOCIAL "ENSEMBLE" DES SABLONS

MAISON DE QUARTIER LES VIGNES BLANCHES

ÉCOLE LOUIS PASTEUR















LES ÉLÈVES DE CM1 ET CM2

ECOLE LOUIS PASTEUR

24 élèves de CM1 et 24 élèves de CM2 de l'Ecole Pasteur de Sarcelles ont participé à ce projet. Ces œuvres ont été réalisées lors d'ateliers « arts visuels » animés par Franck BOUCHER, photographe, plasticien. Huit séances ont été proposées aux enfants, du 4 février au 30 mars 2011. Après avoir appris les bases de la photographie aux enfants, Franck Boucher les a amenés à créer avec lui une oeuvre contemporaine constituée de 40 toiles. Ils ont découvert non seulement le travail photographique avec du matériel de professionnel (appareils, studio, éclairages) mais aussi les techniques de PAO.

« SARCELLES M LIFE »

Si, comme l'a écrit un jour Dostoïevski, "L'harmonie de l'univers ne vaut pas une seule larme d'un enfant", il existe bien heureusement des artistes, des enfants qui possèdent en leur âme et dans le creuset de leur cœur le pouvoir magique de le ré-enchanter.

Franck Boucher et sa volée d'enfants de Sarcelles sont de ceux-là.

L'opéra d'images des "Sarcelles M LIFE" présenté ici où le dessin, la photographie et le graffiti ont fusionné dans une alchimie plastique maîtrisée en est l'expression authentique et vivante.

Et le chef d'orchestre pour interpréter et faire jouer cette partition picturale a fourni et transmis et ses outils et son savoir technique.

Les enfants se les sont appropriés et ont pu ainsi par le dessin raconter leur histoire et inscrire leur rêve après avoir saisi leur portrait.

L'animateur, lui, ne s'est pas effacé, bien au contraire : il s'est pris au jeu en explorant, en archéologue psychique, ses mémoires englouties dans le sédiment des oublis de son amnésie ancienne. Si l'artiste a 35 ans aujourd'hui, il n'en reste pas moins que son seul vécu n'est vieux que de neuf ans ¹ ! L'âge de ses petits acolytes...

C'est pourquoi son trait, sa seule trace dans le tableau, a la liberté fraîche de l'enfance.

S'il a été dit qu'il fallait être comme des petits enfants, ces œuvres-là en sont le témoignage où l'observateur est devenu l'observé et l'au-delà des âges confondus ... poésie.

François Delahaye

¹ Le 3 décembre 2002, Franck Boucher se réveille après 7 jours de coma. Amnésique partiellement, la photographie va l'aider à se souvenir de la veille. A force d'images, il devient comme une évidence photographe en 2005. "La photographie a été mon médicament !", explique Franck radieux.



Abdoulahy CM2



Zelal CM2



Ilyes CM1



Raymonde CM2

Paroles d'enfants

« Ça m'a appris à imaginer » Raymonde CM2

« J'ai trouvé ça hyper génial !!!! la joie en photo »
Macliva CM2

« J'ai appris à utiliser différents appareils, des nouveaux appareils photo. J'ai aimé poser je me prenais pour une star, c'est mon rêve grâce à Franck et Hélène mon rêve c'est réalisé. Un grand merci, je vous aime » William CM1

« Magique !!! Merci Hélène et Franck » Rosenel CM2

« J'ai appris à faire fonctionner un appareil photo, à dessiner sur un ordinateur avec un stylo numérique et des fonctions : le calque, le pot de peinture, le crayon à diriger, le photoshop. A prendre des photos, plan d'ensemble, plan américain, arrière-plan. J'ai aimé dessiner. » Ilyes CM1

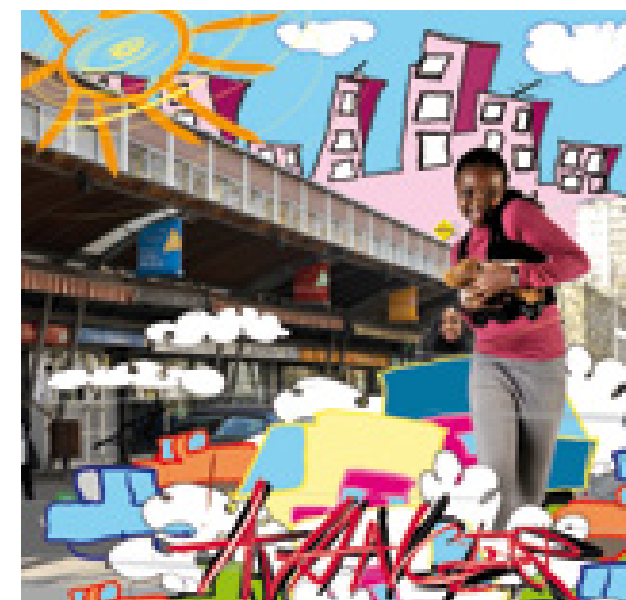


Marine CM1

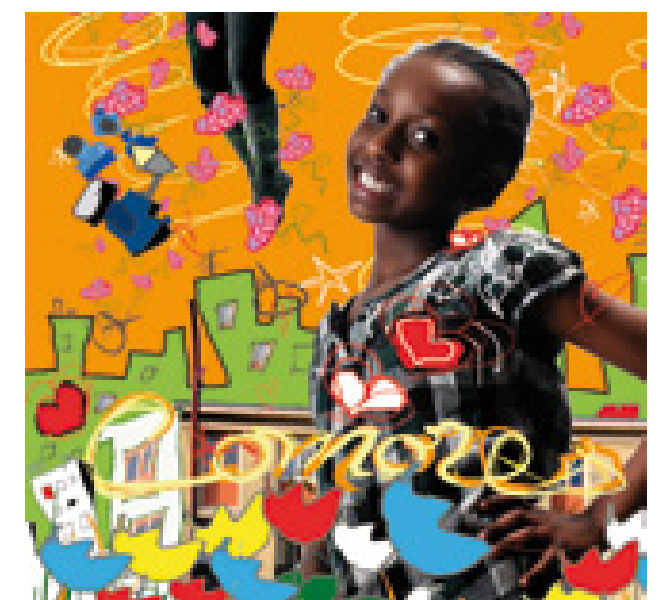
Pour la première fois, je réalise que nous pouvons créer sans nécessairement avoir la paternité de tout !!! Je n'ai été que l'artiste chef d'orchestre qui a utilisé la transmission de son savoir pour permettre à d'autres de me rejoindre dans mon monde. Ici, le sujet est oeuvre et artiste à la fois. Le résultat, je n'aurais pu l'atteindre seul, les enfants se sont donnés à eux-mêmes lors des prises de vue, restant aussi naturels que dans la cour de leur école. Mes appareils photos qui circulaient de main en main dans la plus grande confiance sont devenus le prolongement de leurs yeux et le motif d'en faire plus pour être plus !!!! Je suis reparti vers d'autres oeuvres et eux sont restés dans leur « cité » mais avec un autre regard.

Chacune des toiles reprend la photo faite par un enfant de la classe. Celle-ci a été détournée par mes soins puis proposée à l'enfant sur un fond blanc. Celui-ci a redessiné dessus quelques illustrations de son goût et selon ses possibilités, puis reprenant certains paysages photographiés pour la plupart par les jeunes des quartiers, j'ai essayé de proposer des compositions qui correspondaient à ce que j'ai ressenti du caractère de mes petits acolytes. J'ai repris leur dessin que je me suis contenté de dupliquer et de repositionner afin de donner une cohésion et un rythme à l'ensemble.

Franck Boucher



Mehdi CM2



Noami CM1



Macilva CM2



Houssame CM1



Ravinta CM2



Rosenel CM2



William CM1



Myriam CM1



Océane CM1

Paroles d'enfants

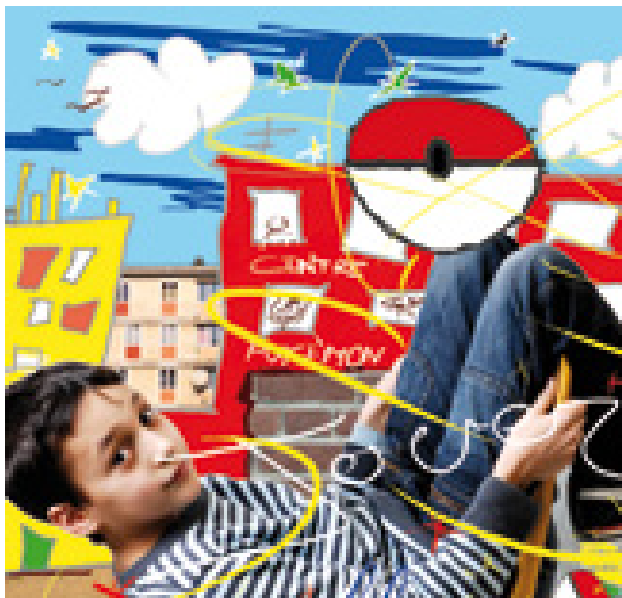
« Ce que j'ai aimé avec Franck c'est sa passion, le mélange avec la photo et l'art. Il nous fait partager sa passion, c'est magnifique ce qu'on fait ensemble » Claire CM1

« Les photos font la joie de tous !!! » Mélody CM2

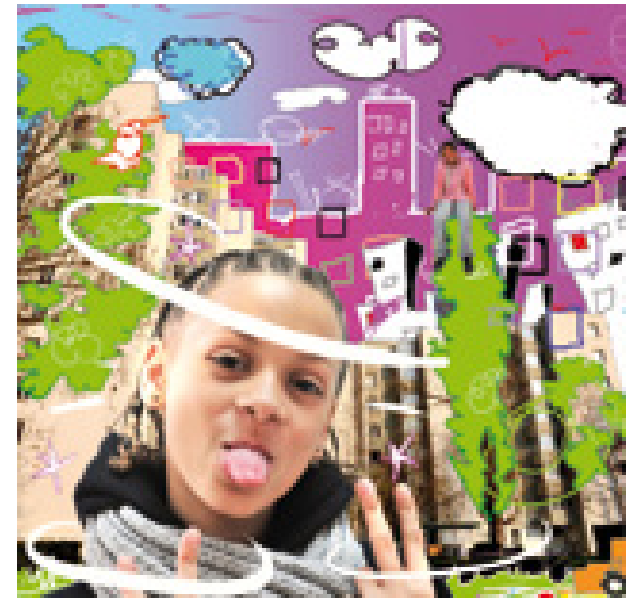
« C'est trop dart !!! » Oumar CM2



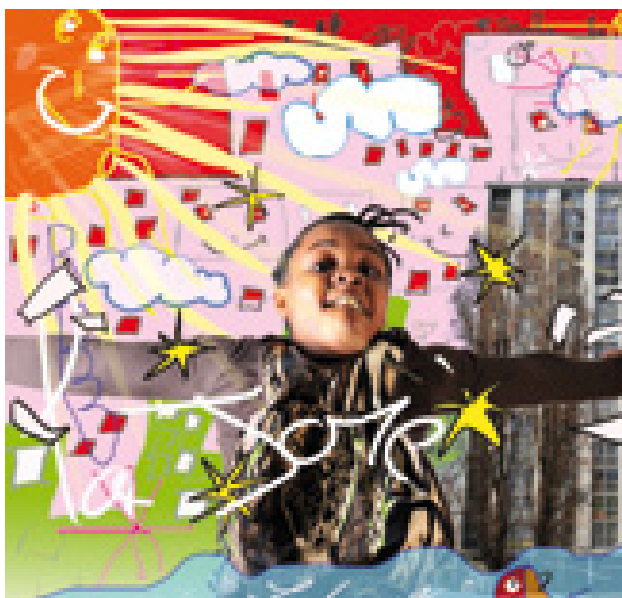
Claire CM1



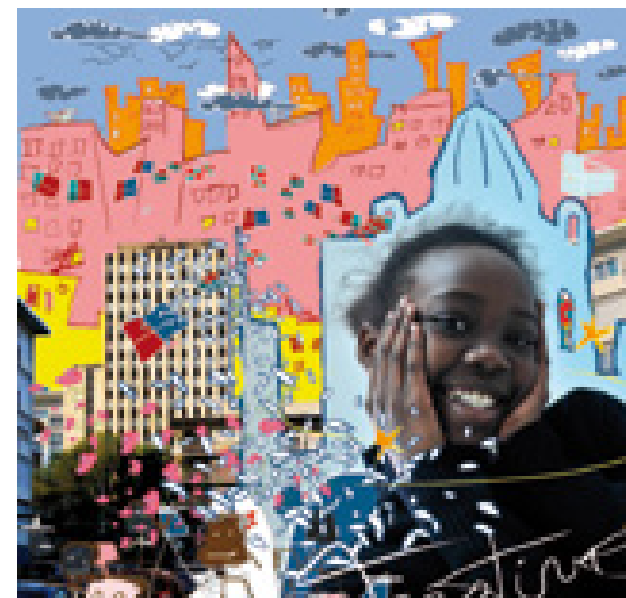
Zakarya CM1



Mélody CM2



Lindsay CM1



Sara CM2



Maboundou CM2



Laura CM1



Mariam CM1



Oumar CM1



Moussa CM1



Alicia CM1



Rokia CM1



Océane CM2

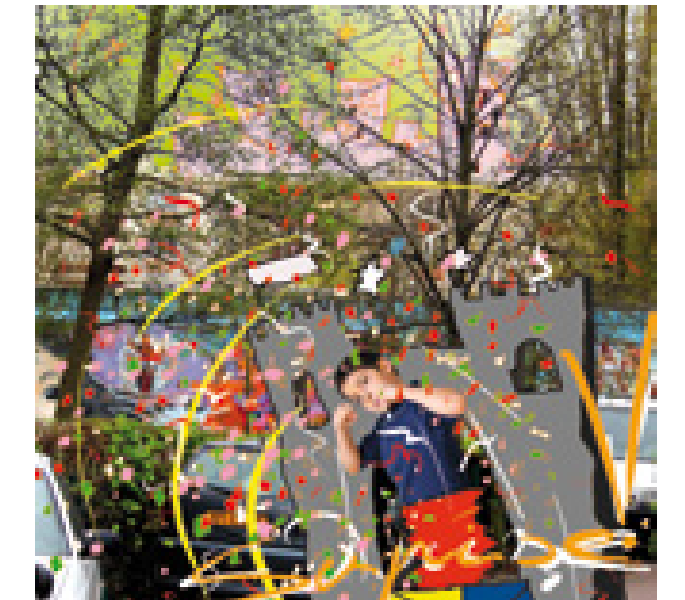
Paroles d'enfants

« J'ai aimé pouvoir dessiner sur l'ordinateur. J'aimerais bien savoir utiliser les appareils du monde entier, je pourrai être la reine des photographes. Merci de m'aider à apprendre les noms des appareils, Franck » Manel CM1

« J'ai adoré et je veux un appareil photo, Franck m'a beaucoup appris » Fodgé CM2



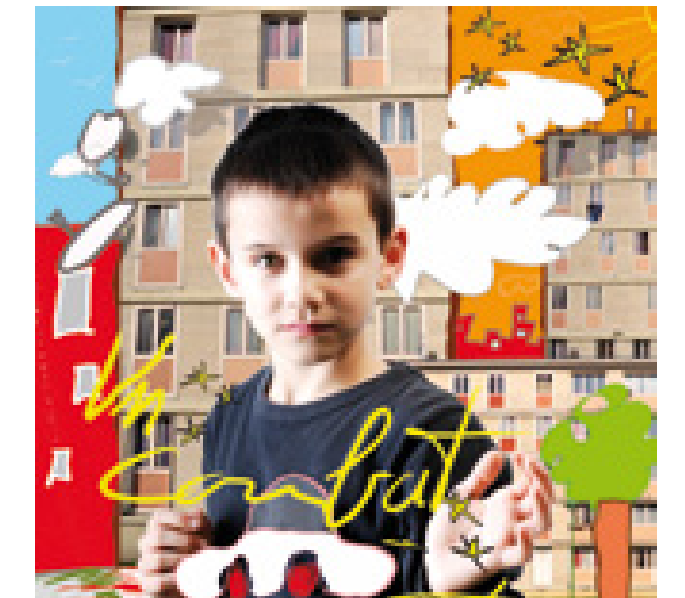
Ynès CM1



Talha CM2



Assane CM2



Nicolas CM1



Manel CM1



Kenza CM1



Fodgé CM2



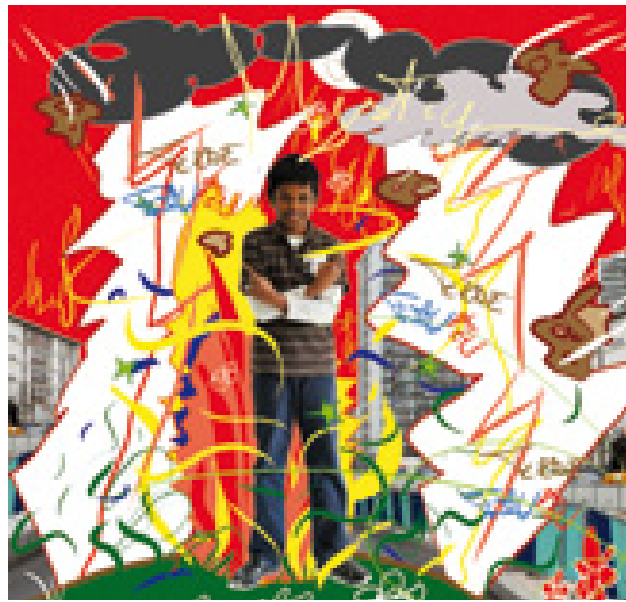
Ludrick CM1



Mathe-Kamelle CM1



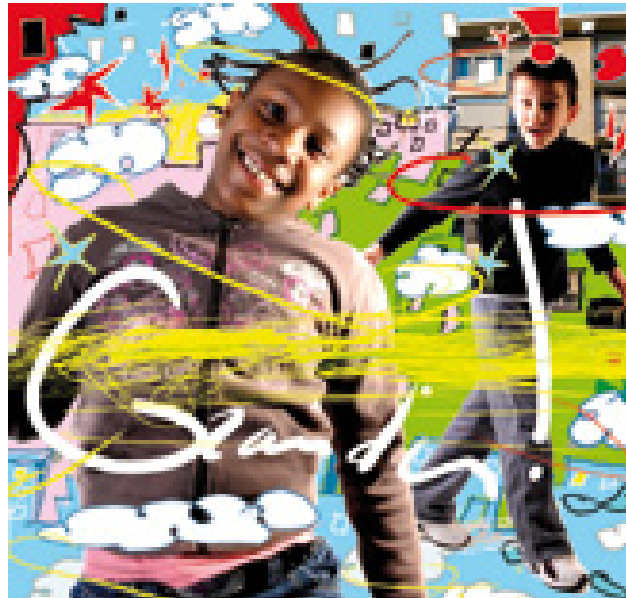
Diecy CM2



Florian CM2



Oumar CM2



Léa CM2



Prodige CM2



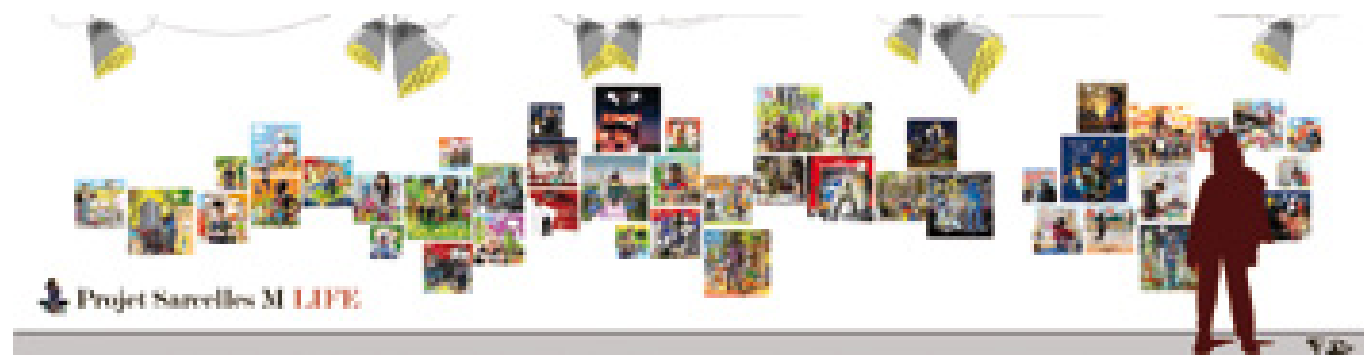
Bryan CM2



Winnie CM2



Nagira CM2



Franck Boucher est un créateur de génie, je le répète parce qu'il vaudrait la peine que cela parvienne un jour (proche !) aux oreilles des musées, des galeries, des collectionneurs.

Mais il faut aussi souligner dans le succès de ces ateliers l'apport d'Hélène Kérisit avec sa présence vigilante pour les coordonner, sa passion résolue et son dynamisme. Merci à Franck donc... mais aussi à Hélène, et un grand bravo à eux deux et aux enfants !!!

Xavier Zimbardo
Directeur artistique



Salimatou CM1

GRAND PRIX PHOTOSOC

Le Jury du Grand Prix Photosoc s'est tenu le vendredi 11 juillet 2008 (en Arles) pour récompenser trois photographes : un premier prix, le Grand Prix Photosoc doté de 1500 € et deux seconds prix dotés de cadeaux offerts par nos sponsors : Canon et Fujifilm. L'annonce des gagnants a été faite lors du vernissage du festival.

Les membres du jury étaient :

Colette Alix, membre du Conseil d'Administration de l'association Photosoc - Claude Chanard, membre du Conseil d'Administration de l'association Photosoc - Auguste Coudray, président du festival de La Gacilly - Pierre Gassin, directeur du Centre Iris - Claire-Lise Havel, photographe et attachée de presse de Photosoc - Olivier Favier, écrivain et membre du Conseil d'Administration de l'association Photosoc - Mindaugas Kavaliauskas, directeur artistique du festival Kaunasphoto, en Lituanie - Christophe Laloi, directeur artistique du festival Voies Off, en Arles - Carole Lenfant, adjointe au conservateur des peintures à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, vice-présidente de l'association Photosoc - Michel Pontet, président de l'URAPNEIF (Union Régionale des Associations Photographiques du Nord-Est de l'Île-de-France) et membre du comité de direction de la FPF (Fédération Photographique de France) - Anna Shpakova, directrice photo du magazine Ogoniok (Moscou, Russie) - Raymond Viallon, directeur de la galerie Vrais Rêves, à Lyon - Xavier Zimbaro, photographe et directeur artistique de Photosoc.

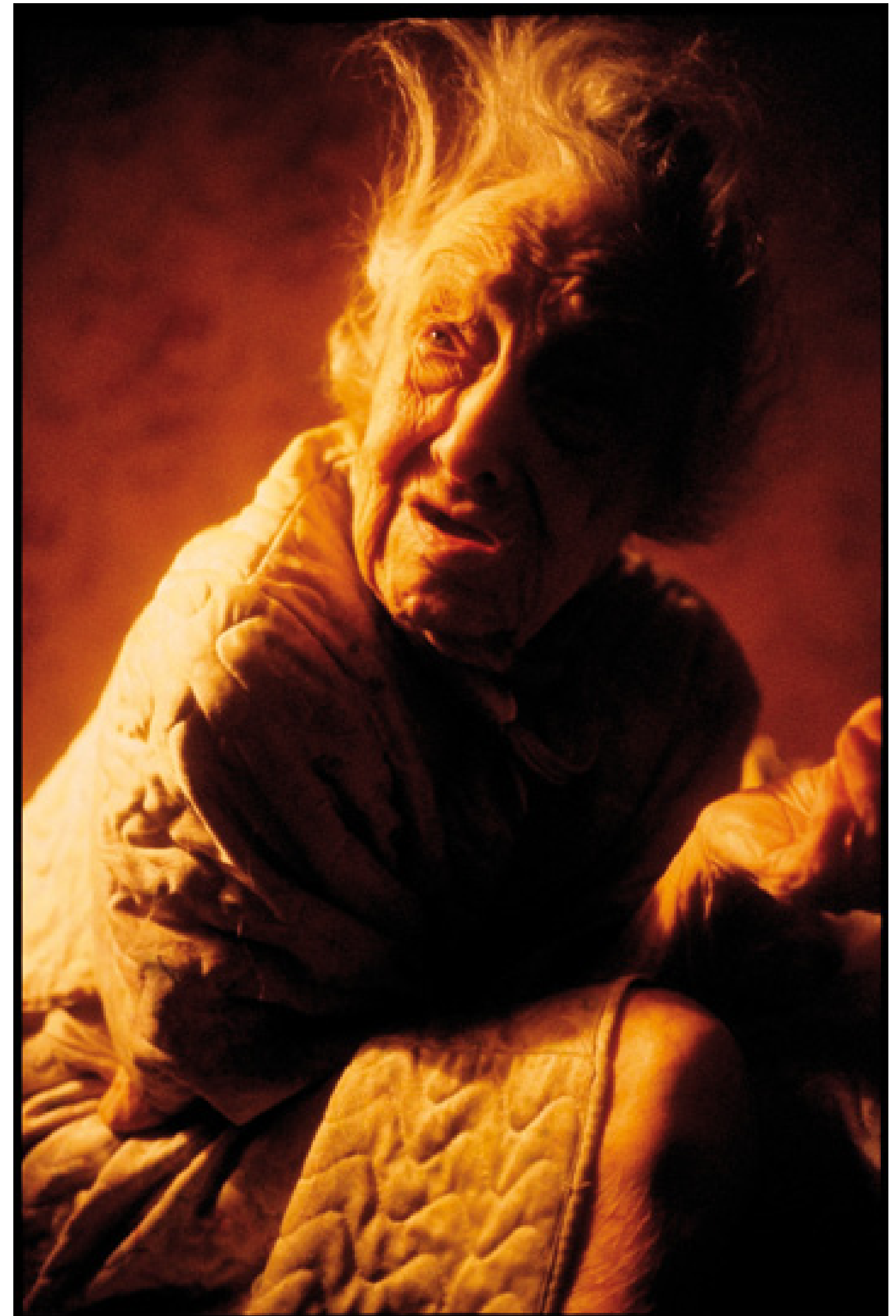
LA REMISE DES PRIX

Les lauréats du grand Prix PhotoSoc ainsi que du Concours des Ecoles ont récompensés le jour du vernissage, le 20 septembre 2008, en présence de toute l'équipe de PHOTOSOC, des artistes, de la presse et des sponsors.

GRAND PRIX PHOTOSOC :

Stéphanie LACOMBE

Deuxièmes ex-aequo : Guillaume BLANCHON et Nicolas GALLON



NOTICES BIOGRAPHIQUES

Sebastien Ayreault : Né du côté de Cholet, il part à 18 ans explorer d'autres latitudes - Paris, Sofia, Katmandu. Il vit désormais à Atlanta. et a publié une centaine de textes courts et nouvelles en revues (France, Belgique, Canada, USA). Il compose et écrit aussi des chansons. Son premier roman est sorti en novembre 2010 aux éditions Ex æquo.

Alexandre Bougé : Alexandra Bougé est artiste plasticienne et écrivaine. Elle a publié plusieurs livres : *Paroles d'Exil*, recueil de nouvelles paru aux éditions La Lyre et La Licorne, Paris ; *Communautés*, éditions Lieu-Dit, 2003 ; *Machine*, éditions Lieu-Dit, 2002 ; *La Table*, éditions Propos de campagne, 2001 ; ainsi que des textes dans *Méfaits et geste du libéralisme* (revue Soleils & Cendre, 2005). Dernières expositions : 2006 « Ateliers Portes Ouvertes de Belleville », 75020 Paris ; 2005 « Joly fête de Juin » : 75011 Paris, « Printemps des Poètes », MJC Les Hauts de Belleville, 75020 Paris. 2004 « Stencil Project », Association les mains dans les Poch's, 75001 Paris ; « Salon de la Photographie », 75011 Paris. Cette année, elle a publié des textes, des peintures et des dessins dans les revues la RALM, Comme en poésie, Art'en-Ciel, L'Autobus et Le capital des mots. En 2010, deux ouvrages ont été publiés : « Une Nuit à Belleville », recueil de poésies illustrées de ses photographies et de celles de MARIN Flora Michèle, paru aux éditions Xerographes, collection Slam en Poche et "La peau", recueil de poésies illustrées de ses dessins aux éditions mgv2>publishing, et des poèmes dans l'"Anthologie de la poésie érotique française du Moyen Age à nos jours" sous la direction de Giovanni Dotoli, parue aux éditions Hermann, collection Lettres.

Olivia Cham : Olivia Cham est née en 1972. Elle vit à Paris et a un goût particulier pour la langue et la littérature japonaises. Elle a publié deux romans : *La Nouvelle Ada*, Hachette Littératures, 2002, *Les Pommes*, Hachette Littératures, 2004.

Bernard Deglet : Né en 1959 dans une ville morte. Fasciné par les éoliennes et les phrases trop longues. Vit au bout du couloir de la chimie, à gauche, numéro 2. Il a publié *Probable le mercredi*, roman, en 2006. Il écrit également des miniatures sur son site, et d'autres formes brèves qu'il associe parfois à des vidéos rustiques.

Judith Lesur : Après des études de philosophie, et deux ans en Australie, Judith Lesur fonde la compagnie cadavres exquis à Lyon en 2001, et met ses textes en scène : *(a)mer* (2001), *Corps à corps* (2002), *Journal d'un vieux* (2005). En 2006, elle organise la manifestation *L'Art de vieillir*, mêlant théâtre, colloque et exposition de plasticiens sur le thème de la représentation du vieillissement. Elle participe à des laboratoires de création (Rencontres d'écriture, Chantier de la Marionnette, Festival de la Performance...) et anime des ateliers d'écriture auprès de différents publics. Elle a réalisé deux courts-métrages, *Apis Malefica* (2006) et *La Fille Perchée*, prod. Offshore, (2007). Sa dernière publication : *La fille perchée*, Ed. Nicolas Philippe, prix du 1er roman de Manuscrit.com et scénario lauréat du Festival International de Films de Femmes de Créteil en 2004. Bourse Découverte du Centre National du Livre en 2004.

Fabrice Marzuolo : Né en Lorraine, il vit nulle part, travaille à Paris. Poésies publiées dans les revues Décharge, Florilège, Traction Brabant, Microbe, N4728, Verso, Arpa, Coin de Table, Libellé, Menu fretin, Comme en Poésie, A l'index, Plein Chant, Nouveaux Délits, le Grogard, Les Cahiers du Ru, Gros Textes Revue. Revues électroniques POD, Chos'e, La Belle-mère dure. Un recueil de poésie dans la collection Polder La diligence ne passe pas avec les aboiements Un texte court, l'ombre, paru dans la Nouvelle Revue Moderne. Une nouvelle (main forte) dans une anthologie de nouvelles aux éditions Atelier du Gué. Une nouvelle (le jour du mort) dans la revue Pr'Ose !

Romain Noir : Romain Noir est un artiste belge. Il est né en 1974 et vit à Liège en Belgique. Sons, mots, voix, image, tout entre dans ses essais de poésie sonore et multiforme. Il publie dans des revues en ligne et utilise son site Web comme plate-forme de création.

Mariana Naydova : Née en 1956 en Bulgarie, Elle fait ses études de lettres à l'Université "Kliment Ohridski" de Sofia. Elle est actuellement enseignante de langue bulgare à l' Université de médecine de Pleven, en Bulgarie et a écrit cinq pièces de théâtre. L'une d'elles "*La haine c'est le genre féminin*" a été sélectionnée au concours national "Ivan Radoev" en 2007. Mariana Naydova fait partie de l' Alliance française de Pleven. Elle est francophile et adore la langue et la littérature françaises.

Cynthia Van Lauwe : Cynthia Van Lauwe est née à Woluwé-Saint-Lambert, petite commune du plat pays belge, le 3 décembre 1982. Attirée par le métier d'écrivain, elle se résout néanmoins à décrocher un diplôme de communication à l'Université Libre de Bruxelles. Un stage en relations publiques ravive ses ambitions d'écrivaine, son maître de stage estimant que son écriture est plus littéraire que commerciale. Cynthia participe timidement à des concours d'écriture pour lesquels elle envoie ses nouvelles « *Bon bon* » et « *Seul dans le noir* » mais l'envie d'écrire un roman se veut sans cesse plus pressante. Les dés sont jetés. Cynthia travaille actuellement sur la préparation de son roman.

Jo Ann Von Haff : Jo Ann von Haff est née en Angola. D'origines allemandes, portugaises, espagnoles et namibiennes, elle a commencé à voyager dès son plus jeune âge. Elle a fait ses premiers pas à Cuba, a grandi entre l'Angola et le Portugal, et a passé son Bac Littéraire (français) en Afrique du Sud. Dès l'âge de 16 ans, elle se met sérieusement à l'écriture, entre poèmes en français et portugais, des romans à l'eau de rose en français. Le temps aidant (et heureusement), les poèmes sont strictement en anglais et les romans ont laissé tomber la rose... Elle voyage par vocation, étant nomade héréditaire, est fascinée par les cicatrices et les traumatismes de tous genres, est fan des conteurs africains, adore la photographie et se sent perdue sans sa tribu nombreuse. Elle défend la mixité culturelle dont elle est un pur produit, et appartient à une catégorie d'enfants qui n'est plus tout à fait une minorité : celle des globe-trotteurs du berceau, trilingues avant qu'ils puissent dire "maman" en quelle que langue que ce soit.

L'ÉQUIPE PHOTOSOC REMERCIE

François Pupponi, Député-Maire de Sarcelles

Arnaud Bazin, Président du Conseil général du Val d'Oise

Didier Arnal, Conseiller général du Val d'Oise

Gérard Lambert-Motte, Conseiller général en charge de la culture

Véronique Flageollet-Casassus, Directrice de l'action culturelle du Conseil général

Patrick Glâtre, Chargé de mission images et cinéma du Conseil général

Maria Chatellier, Adjointe au Maire chargée des fêtes, cérémonies, salles, des anciens combattants et du Jumelage

Nadeen Delarue, conseillère municipale déléguée à la culture et Directrice de la MJC, ainsi que son équipe

L'équipe du Cabinet du Député-Maire de Sarcelles

Michel Torti, Directeur Général Adjoint des Services

Pierre Deville, Directeur des Affaires Culturelles, ainsi que son équipe

Virginie Dilanian, chargée de communication culturelle

Amélie Jullia-Sartre, chargée de mission à la Direction des Affaires Culturelles

Béatrice Guillaumain et Stéphane Robert, service vie associative

L'équipe de la Maison de quartier des Vignes Blanches et Olivier Langlet, son directeur

Anne-Charlotte Arnoult, Assa Traore, Faïza Ricly, éducatrices OPEJ

Le centre social "Ensemble" des Sablons avec :
Michel Moreau, Président de l'association "Ensemble"
Yousseff Inaho, Directeur
Jocelyne Moreau, Directrice Adjointe
Souley Soumaré, animateur
Lydie Chamba, agent d'accueil

Nathalie Laureillard, responsable de la Bibliothèque Intercommunale de Sarcelles et Liza Briez

L' Inspection académique
SARCELLES SUD IEN : Michèle Ohayon-Fontaine
Conseillers pédagogiques : Patricia De Bock, Jean-Luc Fages, Monique Figarol, Emmanuel Pinaud, Didier Tivelet

L'Ecole Pasteur :
Directrice : Valérie Mopin
Enseignantes : Patricia Pirès CM1
Lucie Mariette CM2

Salima Harbi : Chargée du Développement local et social, Carreaux/Charmettes, Mairie de Villiers-Le- Bel

Alexis Penot : Directeur des affaires culturelles, Mairie de Villiers-Le-Bel

Benoît Vandromme de l'Osica

Thomas Fabius, Fonds Social Immobilier

Jean-Jacques Til, Association des Commerçants du Village

Olivier Parisi, dit "Monsieur Kata"

Jean-François Camp, Ali Majidi
et les personnels des laboratoires DUPON

Jean-Marc et Catherine Courtier
et les personnels de l'atelier photographique COLORPIX

Robin Hunzinger, Elisabeth Poulet
et les écrivains de la REVUE des RESSOURCES

Wilfrid Estève et Julien Cassagne de FREELENS
et l'ensemble des intervenants aux tables rondes

Jorge Alvarez, Président de la SAIF (Société des Auteurs en Arts Visuels et de l'Image Fixe)
et Olivier Brillanceau, Directeur Général

Sofiane Mane, Directeur Adjoint de l'Hôtel IBIS Paris Nord Sarcelles

Audrey Jouinot, Directrice de l'agence BNP de Sarcelles Village
et Ben Hamid Bah, chargé d'affaires

Kalyan Zimbardo pour ses conseils

La famille Pearron pour son hospitalité

Alexandre Dahan et toute l'équipe de l'imprimerie DELTA COLOR

DUPON

Laboratoire photographique professionnel DUPON

Créé en 1975 à Paris, DUPON est aujourd'hui dans le monde un grand nom du tirage photographique professionnel. Habitué à toujours travailler au plus près du photographe de façon à respecter pleinement la création artistique, DUPON est devenu la référence dans l'univers du tirage d'art.

Ainsi les plus grands musées, galeries, collectionneurs, festivals ou expositions font appel au savoir-faire des tireurs de DUPON. Associés à ce travail d'orfèvre, les équipements et techniques, à la pointe de la technologie, utilisés chez DUPON séduisent également les entreprises les plus exigeantes en terme de qualité d'images, nombreuses dans le secteur du luxe à faire appel au professionnalisme reconnu de DUPON.

La vocation de DUPON est de révéler fidèlement les talents d'artistes et d'inscrire dans la durée des images d'art. Les laboratoires DUPON se sont toujours investis dans les différentes manifestations mettant en avant la création photographique et c'est la raison pour laquelle nous sommes fier d'être présent, cette année aux Rencontres d'Arles, à Visa pour l'Image, à La Gacilly, à Sanary pour Phot Med, aux Rencontres Africaine de la Photographie de Bamako, à Photo Phnom Penh et à Sarcelles pour Phot Soc depuis l'origine. Jean-François Camp. DUPON est présent à Paris et à Bordeaux. Pour plus d'informations, visitez le site :

<http://www.dupon.com>

ColorPix
Impression grand format

spécialiste du
TIRAGE de PHOTOS D'ART



COLORIMETRIE

CHAINE GRAPHIQUE

DISTRIBUTEUR

INNOVA

HAHNEMÜHLE

CADRES NIELSEN

PAPIERS FINE ART

TOILE CANVAS

BACHES VINYLE

PLASTIFICATIONS

CONTRE COLLAGES

FINITIONS

" Colorpix est heureux de s'investir dans cette belle aventure qu'est le festival photo PHOTOSOC.

Le remarquable travail effectué dans les quartiers a contribué à notre engouement. "

COLORPIX 1 rue des Métiers 39300 CHAMPAGNOLE T. 03 84 52 05 41 F. 03 59 03 90 93

www.colorpix.fr - info@colorpix.fr



"FreeLens, pour une photographie d'utilité publique"

Association reconnue d'utilité publique.

Depuis 1962, les questions de sens autour de la photographie sont au cœur de la démarche de FreeLens. Hier, première organisation professionnelle regroupant les acteurs du photojournalisme, de la photographie sociale, du documentaire, certains humanistes et cinéastes, FreeLens se tourne aujourd'hui vers la photographie dans son ensemble, s'ouvre à une diversité de publics et s'inscrit dans une démarche d'utilité publique.

En créant un espace d'échange et de réflexion entre les chercheurs, les penseurs, les enseignants, les professionnels de l'image et le grand public, FreeLens œuvre aujourd'hui à une autre échelle, pour le rayonnement de la photographie en agissant comme un laboratoire à idées, d'accompagnement, de valorisation et de transmission des patrimoines et des connaissances.



"Nos remerciements aux auteur(e)s de la Revue des ressources qui ont apporté leur vision et leur singularité dans cette aventure. Textes et photographies dialoguent, s'interrogent, se regardent avec un intérêt et une curiosité jamais démentis.

Merci également à toute l'équipe éditoriale de la Revue des Ressources et spécialement à Elisabeth Poulet qui a coordonné l'ensemble." L'équipe de PhotSoc.

LA REVUE DES RESSOURCES est une des revues pionnières de l'internet culturel français et est aujourd'hui devenue une véritable référence grâce à une ligne éditoriale exigeante.

LA REVUE DES RESSOURCES est librement, gratuitement et entièrement consultable sur le net : elle offre un numéro unique qui progressivement s'étoffe, un work in progress où viennent s'agréger les nouvelles contributions d'auteurs choisis pour leurs pertinence, créativité, ou sensibilité, qui peuvent ainsi développer leurs travaux à la fois dans la durée et dans l'espace. Revue de contenu structurée par le logiciel libre SPIP, elle fonctionne selon le principe de l'open text : chaque internaute peut consulter sans restriction les textes que mettent à disposition les auteurs, ceux-ci conservant leurs droits sur leurs contributions.

LA REVUE DES RESSOURCES conjugue les expressions individuelles et collectives. L'Internet collectif considère comme prioritaire l'interaction individuelle et collective. Internet ne doit pas être monopolisé par des marchands pour des clients, par des techniciens pour des techniciens, par des organisations pour ses membres. De vastes espaces de liberté individuelle et collective doivent trouver place et se développer sans contrainte ni mercatique ni financière ni technocratique ni idéologique. Une utopie est en marche.

LA REVUE DES RESSOURCES se veut d'abord un lieu d'expériences, de rencontres et d'utopies, un espace ouvert sur internet où puissent se renouveler les conditions de la création et les visions qui s'élaborent du monde : anticiper, inventer des formes inédites, expérimenter le savoir gratuitement dans une pensée rhizomique.

Depuis 1998, LA REVUE DES RESSOURCES a mis en ligne sur internet plusieurs centaines de pages de littérature : nouvelles, entretiens, poésie, romans... Des textes qui, ni trop dedans, ni trop dehors, disent, décrivent, écrivent le monde ; et qui sont librement accessibles.



Ville de Sarcelles



PhotSoc
Une belle aventure ...à partager !

On ne croirait pas que ce Festival est tenu à bout de bras
par une équipe très restreinte de bénévoles. Et pourtant !

C'est déjà la troisième édition du Festival International de Photographie Sociale
et la qualité de cet événement est saluée par le monde de la Photographie.

Pour continuer à développer PhotSoc,
nous avons besoin de toutes les bonnes énergies !

L'édition 2012 est déjà en préparation
un travail passionnant et de longue haleine nous attend

alors n'hésitez pas à nous rejoindre !

Contact : xzangelo@gmail.com

Directeur Artistique de PHOTOSOC Junior, Festival International de la Photographie Sociale :
Xavier Zimbardo, Les Beaux Secrets, 10 rue de l'Église 95 200 Sarcelles.
xzangelo@gmail.com

Conception : Odile Stanciu
Impression : Imprimerie DELTA COLOR
Photographie sur la couverture : © Franck Boucher



PHOTOSOC



Ville de Sarcelles

www.photosoc.org
